This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1/P 3910 A.1

Severo Torelli

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

FRANÇOIS COPPÉE

Severo Torelli

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

Représenté pour la première fois

SUR LE THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Le 21 Novembre 1883

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXXIII

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

A mes Interprètes,

Aux jeunes et vaillants Artistes de l'Odéon,

Ce Drame est dédié

Avec les sentiments d'une profonde reconnaissance.

F. C.

PERSONNAGES

BARNABO SPINOLA, Condottiere au service de la République de Florence, Gouverneur de Pise pour la Seigneurie	MM.	RAPHAEL DUFLOS.
GIAN-BATTISTA TORELLI, noble Pisan		PAUL MOUNET.
SEVERO TORELLI, son fils		ALBERT LAMBERT fils.
RENZO RICCARDI, gentilshommes Pisans, amis de Severo.		ALBERT LAMBERT.
ERCOLE BALBO, gentilshommes Pisans, amis de Severo.		BRÉMONT.
LIPPO MALATESTA, gentilshommes Pisans, amis de Severo.		REBEL.
SANDRINO, jeune orfèvre	Mlle	JEANNE MALVAU.
FRA PAOLO, moine	MM.	PRAD.
LE BARIGEL		BOËJAT.
UN PROSCRIT		RITEL.
UN PAGE DU GOUVERNEUR	Mlle	NOÉMIE.
UN SERVITEUR DES TORELLI	M.	DALIER.
DONNA PIA, femme de GIAN-BATTISTA TORELLI	Mlles	TESSANDIER.
PORTIA, courtisane		MARGUERITE BARETY.
CATARINA		LEFEBVRE.
UNE FEMME DU PEUPLE		CHÉRON.
LA SŒUR DE SANDRINO (personnage muet)		***.

Hommes et Femmes du peuple, Hallebardiers et Sbires du Gouverneur, Prisonniers.

(Pise, 1494.)

Pour la mise en scène détaillée,

S'adresser à M. FOUCAULT, Régisseur, à l'Odéon.

ACTE PREMIER

Le *Lungarno,* à Pise. — Au fond, le *Ponte di Mezzo.* — A droite, au premier plan, le palais Torelli, et, au second plan, le portail d'une petite église. — A gauche, une maison de modeste apparence, ornée d'une treille et servant d'atelier et de boutique à un armurier-orfèvre. — Belle journée d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO
LIPPO MALATESTA
SANDRINO, la sœur de SANDRINO

Au lever du rideau, Renzo Riccardi et Ercole Balbo causent au milieu de la place, en se promenant, tandis que Lippo Malatesta est arrêté devant la boutique à gauche, où Sandrino, joli jeune homme de seize ans à peine, lui montre des armes et des pièces d'orfèvrerie. La sœur de Sandrino, personnage muet, est assise au seuil de la maison.

ERCOLE BALBO.

Ainsi, voilà vingt ans que le fait s'est passé?

RENZO RICCARDI.

Vingt ans. Au point du jour, l'échafaud fut dressé,
Et Spinola — Florence, alors, venait de mettre
Sur Pise ce féroce et redoutable maître, —
Spinola — qu'à jamais le reprenne l'enfer! —
Monté sur son cheval et tout bardé de fer,
Était présent, gardé par ses porteurs de lance.
Il se fit un profond et lugubre silence
Lorsque les trois Pisans, col nu, les poings liés,
Apparurent en haut des affreux escaliers,
Près de l'exécuteur appuyé sur sa hache.
L'un des trois, — j'étais là, bambino qui se cache
Dans la foule, — l'un d'eux, jeune homme de vingt ans,
Avait mis, par bravade, une fleur dans ses dents.
Il la jeta, lorsque le bourreau lui fit signe,
S'inclina du côté du peuple d'un air digne,
Tomba sur les genoux et, cruelle douleur!
Sa jeune tête alla rouler près de la fleur.
Le deuxième, un hercule, à la face rougeaude,
Mit son front dans le sang, à la place encor chaude...
Oh! le long hurlement qu'il fit, quand le bourreau
Ébrécha son outil sur ce cou de taureau!
Il s'y prit à trois fois pour tuer cet athlète,
Et l'on vit, quand au peuple il présenta la tête,
Que l'homme rouge avait affreusement pâli...
C'était le tour de Gian-Battista Torelli,
Du meilleur, du plus pur des citoyens de Pise.
Un murmure, pareil au souffle de la bise,
Sur le peuple assemblé longuement circula;
Mais, soudain, l'odieux Barnabo Spinola,

Comme si pour l'instant sa cruauté fût lasse,
Leva la main et dit : — « C'est assez... Je fais grâce. »

ERCOLE.

Et pourquoi ?

RENZO.

Qui le sait ? Le rusé podestat
Craignit apparemment que l'émeute éclatât.

ERCOLE.

Et Torelli ?

RENZO.

D'abord il rougit de colère ;
Mais, entendant les cris joyeux du populaire,
Il se plaça — jamais il ne parut plus grand —
Au bord de l'échafaud, en face du tyran :
— « Barnabo Spinola, j'accepte ta clémence, —
Dit-il, — sans espérer qu'un temps meilleur commence ;
« Mais on ne dira pas qu'un Torelli t'ait dû
« Ce bienfait infamant sans te l'avoir rendu.
« Je te fais grâce aussi ; contre toi, je désarme.
« De mon côté sois donc, désormais, sans alarme ;
« Mais, seul, par ce serment je me lie aujourd'hui,
« Et, s'il me naît un fils, tyran, prends garde à lui ! »

ERCOLE.

C'était fier, mais aussi d'une imprudence extrême...
Et l'altier Barnabo ?...

RENZO.

Lui fit grâce quand même...
Mais, de toute pitié l'homme se dégoûta;
Il n'a plus pardonné depuis... Gian-Battista,
S'enfermant dans la vie obscure et domestique,
Se cloîtra pour toujours dans ce palais antique,
Et, sans plus rien tenter contre le Barnabo,
Vécut dans son serment comme dans un tombeau.
On croyait à jamais sa tâche terminée.
Mais, quelques mois après la terrible journée
Où Torelli put voir de si près le bourreau,
Donna Pia, sa femme, eut un fils, Severo.
Il a fait de ce fils l'héritier de sa haine.
C'est un cœur de héros, c'est une âme romaine,
Où s'est, depuis l'enfance, à jamais implanté
L'amour de la patrie et de la liberté.
Tu l'as pu voir, il a la croyance tenace
Qu'il devra quelque jour accomplir la menace
Que son père au tyran jeta sur l'échafaud.
Tout le peuple le croit comme lui. Donc, il faut
Que ceux qui dans le cœur nourrissent l'espérance
Que Pise brise un jour les chaînes de Florence
Et redevienne libre encor, comme au vieux temps,
Acceptent pour leur chef cet enfant de vingt ans.

ERCOLE.

Je serai comme toi l'ami de ce jeune homme,
Renzo; mais les six ans de mon séjour à Rome
M'avaient fait oublier ces souvenirs lointains...
Qui nous délivrera des tyrans florentins?

RENZO.

Severo.

ERCOLE.

Dieu t'entende!

LIPPO MALATESTA, *devant la boutique de l'armurier.*

Eh! Renzino... Regarde.
Cette dague espagnole à garde et contre-garde
T'aurait tué, mon cher, l'homme que tu manquas,
L'autre jour dans ce duel.

RENZO, *s'approchant.*

Elle vaut?

SANDRINO.

Vingt ducats.

ERCOLE.

L'arme est bonne, c'est vrai, mais pas assez ornée...

SANDRINO.

Voyez donc celle-ci, toute damasquinée...
Un léger rinceau d'or entoure les quillons.
Le pommeau représente un Mercure.

ERCOLE.

Voyons.
Mais, c'est une merveille, un objet d'art unique,
Et qu'eût payé bien cher Laurent le Magnifique...

SANDRINO.

Il ne l'aurait pas eu... Je suis bon gibelin.

ERCOLE.

Quoi ? L'artiste ?...

RENZO.

Ercole, c'est ce jeune orphelin,
Le petit Sandrino, le fils d'un maître orfèvre
Qui mourut, l'an dernier, de la mauvaise fièvre.
Tu juges de son art — je te sais connaisseur; —
Il en vit et fait vivre aussi sa grande sœur.
L'enfant a du talent, la fille est belle et sage,
Et, chez nos jeunes gens c'est aujourd'hui l'usage
De les encourager. Fais comme eux, s'il te plaît.

ERCOLE.

Qu'il me cisèle donc bien vite un fin stylet
Avec un collier d'or... C'est un travail qui presse...
L'un est pour mon rival, l'autre pour ma maîtresse.

SANDRINO.

Grand merci, monseigneur.

ERCOLE, *à la sœur de Sandrino.*

Croix-Dieu ! les beaux regards !
Ils blessent sûrement plus que tous ces poignards.

Sur un regard de son frère, la sœur de Sandrino se lève et rentre dans la maison.

RENZO.

Je t'ai dit, belle et sage.

ERCOLE.

Elle est même farouche.

En ce moment, entre le Barigel, entouré d'hommes et de femmes du peuple. Un prisonnier marche entre deux sbires.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BARIGEL, CATARINA
LE PRISONNIER
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE

LIPPO, *les apercevant.*

Encor des malheureux!

RENZO.

Et ce drôle à l'œil louche,
Ce barigel!

ERCOLE.

Renzo, qu'est-ce donc que cela?

RENZO.

Rien. Tu vas voir comment gouverne Spinola.

LE BARIGEL, *à ses sbires.*

Cet homme à la prison...

CATARINA.

Par pitié !

LE BARIGEL.

Qu'on s'en aille
Et me laisse passer... Allons, place, canaille !

CATARINA.

Non, vous m'écouterez, messire... Voyez-vous,
Cet impôt est trop lourd, ils vous le diront tous...
Un ducat d'or par tête... Hélas ! mais mon pauvre homme
N'a jamais à la fois une si grosse somme,
Et l'on est bien souvent sans pain à la maison...
Et j'ai quatre petits à nourrir...

LE BARIGEL.

En prison !

CATARINA.

Mon Dieu ! ce n'est qu'un peu de temps qu'on vous demande.
Si vous saviez combien notre misère est grande ?
Impôt sur tout... Impôt sur le vin, sur le sel...
Grâce pour mon mari, monsieur le barigel !
Il n'a jamais rien dit contre Florence... Grâce !
Il ôte son bonnet quand le gouverneur passe ;
Il n'a jamais rien fait, rien, qui pût l'offenser...
Quatre enfants ! Il a bien autre chose à penser !
Il vous paiera... plus tard... il n'avait pas d'ouvrage.
C'est un bon ouvrier, pourtant, plein de courage.
Mais, si vous l'emmenez, oh ! c'est horrible !... Enfin !...

Nous allons, mes enfants et moi, mourir de faim!...
Au nom de la Madone!

LE BARIGEL, *la repoussant durement.*

Arrière donc, pleureuse!

Elle tombe sur les genoux.

LA FOULE, *avec indignation.*

Ah!

ERCOLE, *s'avançant vivement.*

Le coquin!... Combien doit cette malheureuse?

LE BARIGEL.

Deux ducats.

ERCOLE.

Les voici. Lâchez cet homme-là!

Catarina et son mari se jettent aux genoux d'Ercole.

CATARINA.

Bon seigneur!

ERCOLE, *au barigel.*

A présent, laquais du Spinola,
Décampez, ou je vais ici, par Notre Dame!
Savoir si votre dos est moins dur que votre âme.
Un bâton!

RENZO, *lui saisissant le bras.*

Imprudent!

LE BARIGEL.

Passez votre chemin
Vous-même, car sur moi si vous portiez la main,
Vous n'auriez pas agi, vraiment, en homme sage.

RENZO, *s'interposant.*

Barigel, le seigneur arrive de voyage.

Bas, et glissant de l'argent dans la main du barigel.

Voici pour l'excuser.

ERCOLE, *stupéfait, à Renzo.*

Quoi !

RENZO.

J'ai cent fois raison.

Le Barigel et les sbires sortent.

ERCOLE.

En sommes-nous donc là ?

SANDRINO, *à Catarina et à son mari.*

Venez à la maison
Vous y boirez un coup de vin pour vous remettre.

ERCOLE.

Croix-Dieu ! par le laquais je devine le maître...
Vous êtes bien domptés sur le bord de l'Arno.

LIPPO.

Attends pour nous juger, et viens chez Sandrino;
Je veux y faire achat de quelque orfèvrerie.

ERCOLE.

O malheureuse ville! ô ma pauvre patrie!

Ils entrent tous dans la maison de Sandrino; la foule s'est dispersée.

SCÈNE III

GIAN-BATTISTA TORELLI
SEVERO

Gian-Battista Torelli, barbe et cheveux blancs, entre, la main posée sur l'épaule de son fils.

GIAN-BATTISTA.

Non, Severo, j'eus tort de suivre ton conseil,
De sortir avec toi, vois-tu... Ce bon soleil
Ne m'a pas réchauffé; car, devant le ravage
Qu'a fait dans ma patrie un siècle d'esclavage,
Devant ce peuple au joug condamné sans recours,
C'est au cœur que j'ai froid, mon fils, froid pour toujours!
Rentrons.

SEVERO.

Votre douleur, hélas! me désespère.
Plus qu'aucun je respecte, ô cher, ô noble père,

Le fier isolement où vit enseveli
Dans sa promesse, Gian-Battista Torelli.
Mais, à rester toujours reclus et solitaire,
— Ne le voyez-vous pas? — votre santé s'altère;
Le médecin l'a dit, il faut que vous sortiez.
Quand vous rêvez, le soir, les pieds sur les landiers,
Roulant dans votre esprit quelque pensée amère,
Souvent je vois des pleurs dans les yeux de ma mère.
Non, ne revenons pas si vite à la maison.
Sous ce ciel calme et pur de l'arrière-saison,
Respirez longuement l'air qui vous fortifie.
Père, reprenez goût et courage à la vie.

GIAN-BATTISTA.

Je te cède toujours, mon enfant bien-aimé.
Mais il vaut mieux, crois-moi, que je reste enfermé,
Sans jeter un regard curieux aux fenêtres,
Dans mon palais, avec mes vieux portraits d'ancêtres.
Là, je puis quelquefois oublier, ô mon fils!
Que ma patrie est morte et que je lui survis.
Oui, je puis oublier, dans cette solitude,
Pise et nos quatre-vingt-dix ans de servitude.
En sortant avec toi, qu'ai-je vu tout d'abord?
La misère d'un peuple en haillons; dans le port,
Pas une barque, et l'herbe en a disjoint les dalles;
Au fronton lézardé des maisons féodales,
Des débris d'écussons; — les maîtres sont proscrits! —
Une ville de morts, sans commerce et sans cris;
Les lions florentins, les lions symboliques,
Debout, en marbre blanc, sur les places publiques!...

Quand nous sommes passés près du Palais Ancien,
As-tu senti mon bras tressaillir sur le tien?
C'est là que se dressait l'échafaud; c'est la place
Où le Guelfe abhorré m'accabla de sa grâce!
Pour moi, bien que déjà vingt hivers l'aient lavé,
Le sang de mes amis souille encor le pavé...
Ah! tous ces souvenirs! Voilà ce qui me tue.
Et tout à l'heure encor, devant cette statue,
Je suis devenu pâle et mon cœur a bondi.
C'est celle du héros pisan, de Sismondi,
Qui battit les Gênois et conquit la Sardaigne...
Brisée!... Il n'est plus rien que ce Barnabo craigne!
En outrageant ce bronze, il a décapité
La gloire du pays, l'honneur de la cité!
Ah! vieillard impuissant, quelle fut ma démence
De rendre à ce tyran clémence pour clémence!
Image d'un héros, dans mon cœur désolé,
J'envie amèrement ton airain mutilé.
Ton front tomba du moins sous les coups de ces drôles,
Et moi, moi, j'ai ma tête encor sur mes épaules!

SEVERO.

Mon père, calmez-vous. Tout le monde sait bien
Que vous êtes un grand et parfait citoyen;
Le scrupule d'honneur de votre âme correcte,
Père, chacun l'admire et chacun le respecte.
Quand, contre Spinola, pour une fois clément,
Vous désarmiez, Dieu même approuva le serment.
Il bénit dès ce jour votre union stérile,
Et bientôt, héritier de la race virile

Dont vous êtes le chef, je naquis, suscité
Pour l'œuvre de vengeance et pour la liberté.
Le peuple l'a compris; c'est en moi qu'il espère,
Mais en se souvenant des vertus de mon père;
Comme il croyait en vous, il me donne sa foi,
Et s'il m'aime, c'est vous encor qu'il aime en moi.
Au bras de votre enfant montrez-vous dans la ville;
Le peuple, tressaillant sous le haillon servile,
Comprendra ce qu'au jour de la rébellion,
Vaudra le lionceau, rien qu'à voir le lion.

GIAN-BATTISTA.

Merci, mon Severo, merci! Tu me consoles
De mon profond chagrin par ces bonnes paroles.
Excuse le vieillard, aux morts presque pareil.
Pour moi, la servitude obscurcit le soleil;
Pour moi, l'air qu'un tyran respire est délétère.
Laisse-moi regagner ma prison volontaire.
Loin du spectacle affreux de mon pays en deuil,
J'y vivrai, désormais, jusqu'au jour du cercueil,
Près de ta sainte mère, en relisant Tacite;
Et si j'en sors jamais, comme un mort ressuscite,
— Quel espoir! — ce sera le jour où mon enfant,
Mon Severo, mon fils, en vengeur triomphant,
Viendra, parmi les cris où la victoire vibre,
M'embrasser sur le seuil, suivi d'un peuple libre!

Il gravit les marches de son palais et frappe à la porte avec le marteau; un serviteur la lui ouvre.

O soleil! je te fais mes adieux aujourd'hui.

Il fait à son fils un dernier signe affectueux.

Au revoir.

SEVERO, *seul.*

Pauvre père! Allons prier pour lui.

Il entre dans la petite église.

SCÈNE IV

BARNABO SPINOLA, PORTIA
RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO
LIPPO MALATESTA, SANDRINO
LE BARIGEL
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, UN PAGE

Au moment où Severo est entré dans l'église, Renzo, Ercole et Lippo sortent de l'atelier de l'orfèvre, reconduits par Sandrino.

SANDRINO, *à Lippo.*

Donc vous prenez l'épée.

LIPPO.

Oui, l'arme est à ma guise;
Mais sur la lame il faut graver cette devise :
« J'en sors pour mon bon droit; j'y rentre avec honneur. »

SANDRINO.

Dès demain vous aurez la chose, monseigneur.

En ce moment une clameur s'élève, et quelques enfants entrent en courant sur le pont, chassés par un page.

LE PAGE.

Place au Gouverneur!... Place!...

ERCOLE.

Eh! quel est ce tapage?

RENZO.

Ercole, tu vas voir le Gouverneur. Ce page
Le précède toujours, chassant le peuple ainsi.

LE PAGE, *écartant les gens du peuple accourus.*

Allons, place, manants! place donc!

Barnabo Spinola, vêtu avec magnificence, apparait sur le pont. Portia, en robe de brocart, est auprès de lui. Deux haies de hallebardiers les gardent. Le barigel et ses sbires ferment le cortège.

RENZO, *à Ercole.*

Le voici.

ERCOLE.

Diable! il est bien gardé.

RENZO.

C'est qu'il tient à la vie.
De toute agression le traître se méfie.
On goûte à tous les plats, et même il ne boirait
Qu'en un certain cristal qu'un poison briserait.

ERCOLE.

Mais quelle est cette femme?

RENZO.

Elle est assez connue...
Portia... Léonard l'a peinte toute nue...
Le caprice du maître à sa jupe est noué,
Et c'est notre or qui pleut sur cette Danaé.

ERCOLE, *riant.*

Que ne suis-je ducat?...

RENZO.

Ercole, prends donc garde...
Il me semble que c'est par ici qu'il regarde.

Pendant ce dialogue, Barnabo a descendu lentement la scène, parlant à l'oreille de Portia qui sourit; puis, il a fait signe au barigel et lui a dit quelques mots à voix basse, en désignant la maison de Sandrino.

LE BARIGEL, *répondant à Barnabo.*

Lui-même, monseigneur, l'enfant aux cheveux blonds.

BARNABO.

Eh! Sandrino!

Geste de surprise de Sandrino.

C'est bien à toi que nous parlons...
Bel enfant, nous voulons te mieux connaître... Approche.
Sais-tu que nous venons t'adresser un reproche,
Ma belle amie et moi? Ne vous a-t-on pas dit
Qu'en cette horrible ville, en ce pays maudit,

Comme pousse une rose à l'ombre d'un mur triste,
Fleurissait un tout jeune et très charmant artiste,
Qui travaille à ravir l'or et l'argent et qui,
Comme Donatello, comme Brunelleschi,
Fait avec les métaux ce qui le plus nous charme,
Un bijou pour la femme, et pour le noble une arme?
Et ce bon ouvrier nous était inconnu;
Et tu ne venais pas à moi. Je suis venu.
Tu vois, je viens, avec la beauté pour cortège.
Un Florentin trouve un artiste; il le protège.
Ces lourdauds de Pisans n'attachent aucun prix
Aux choses d'art. Bien sûr, ils ne t'ont pas compris.
C'est un peuple marchand, qui peine et qui trafique,
Sans goût. Mais, moi, j'étais l'ami du Magnifique
Et je te paierai cher tes bijoux précieux.
Puis on dit que ta sœur a de fort jolis yeux...
Donc, laissant cet air sombre et cette main crispée,
Montre-moi la fillette et me vends une épée.

SANDRINO.

Excellence, d'abord, je vous dis : Grand merci.
Mais, depuis quelques jours, ma sœur n'est pas ici,
Et tout ce que, chez moi, j'ai de bijouterie
Est vendu... Mes regrets à votre Seigneurie.

RENZO, *à part.*

Brave enfant!

BARNABO.

Je n'aurais rien de toi, Sandrino?

Quoi? pour ma Portia, pas un petit anneau;
Pour moi, pas un poignard à pendre à ma ceinture?
C'est un fâcheux hasard, une étrange aventure.
Voici bien des objets...

SANDRINO.

Seigneur, tout est vendu.

BARNABO.

Assez, drôle insolent! Va, j'ai bien entendu.
On me l'avait bien dit... Il ne sort de ta forge
Que couteaux destinés à me couper la gorge.
Ah! tu m'oses braver. Sache, petit serpent,
Que quiconque m'insulte en face s'en repent,
Et que son châtiment suit de près son offense.
Barigel!

ERCOLE, *bas à ses amis, mettant la main à la garde de son épée.*

Compagnons, nous prenons sa défense,
N'est-ce pas?

PORTIA, *à Barnabo, lui touchant le bras.*

Laissez donc tranquille, cet enfant.
Portia prend sa cause en main, et le défend.
Si vous me demandiez pourquoi, je pourrais dire
Que c'est mon bon plaisir... Vous n'auriez qu'à sourire,
Barnabo. Mais je veux bien vous dire pourquoi.
Vous vantez la beauté d'une autre devant moi!
Inconstant! Vous faut-il, pour me rendre jalouse,

Comme au pape Alexandre, un sérail à Pérouse ?
Vous osez lui parler des beaux yeux de sa sœur !
Eh bien, moi, je leur veux laisser un défenseur,
A ces beaux yeux : Voilà pourquoi, mon infidèle,
Je prétends que la sœur ait son frère auprès d'elle,
Ou je ne permets plus, aujourd'hui ni demain,
Ni jamais, monseigneur, que vous touchiez ma main.

BARNABO.

Portia, vous raillez ?...

PORTIA.

Non, tel est mon caprice.
Certe, il ferait beau voir qu'une fois je vous prisse,
Méchant, qui désirez rendre mon cœur jaloux,
A soupirer ailleurs, quand je n'aime que vous.

BARNABO, *souriant.*

Il n'est pas de faveur que je ne vous octroie.
Soit.

ERCOLE, *à part.*

Vivent les bons cœurs et les filles de joie !

BARNABO, *à Sandrino.*

Souviens-toi, cependant, impudent ouvrier,
Qu'il ne te faudrait pas deux fois m'injurier.

Aux jeunes gentilshommes.

Et vous, mes beaux galants, vos mains inoccupées
Vont vite, je l'ai vu, du côté des épées.

Patience! Aujourd'hui, ce n'est pas tous les jours.
Le lion florentin fait griffes de velours;
Pourtant, n'oubliez pas qu'il fronce la narine
Et que sa lourde patte est sur votre poitrine...
Venez, ma Portia, nous rentrons au palais.

Barnabo prend la main de Portia et sort avec son escorte.

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* BARNABO *et* PORTIA, *puis* SEVERO.

ERCOLE, *à Sandrino.*

Ah! courageux mignon!... Voici mes mains, prends-les!
Dans ce corps enfantin, quelle âme brave et forte!

RENZO.

Eh bien, ami, tu vois que Pise n'est pas morte.

En ce moment, Severo, sortant de l'église, paraît sur le parvis.

Va, va, nous châtierons quelque jour ce bourreau.

SANDRINO, *à un groupe de gens du peuple resté au fond du théâtre.*

Ah! compagnons, c'est lui! C'est notre Severo!

Les gens du peuple s'avançant à la rencontre de Severo.

Salut, seigneur!

SEVERO, *les saluant de la main.*

Merci! Salut et bonne chance,
Mes amis!

SANDRINO.

Le voilà, l'enfant de la vengeance,
Le fils des Torelli, qui nous délivrera!

SEVERO, *à une femme qui porte un petit enfant.*

Ah! ma bonne, je sais qu'hier on enterra
Ton mari. Maintenant te voilà sans ressource,
Ma pauvre Luisina... Tiens, accepte ma bourse.

LA FEMME DU PEUPLE, *inclinée sur la main de Severo qu'elle vient de baiser.*

Veux-tu me rendre heureuse?

SEVERO.

Oui... De quelle façon?

LA FEMME.

Embrasse seulement mon cher petit garçon.

SEVERO.

Certe, et de tout mon cœur... Qu'il grandisse et qu'il t'aime.

LA FEMME.

Ton baiser sur son front, c'est un second baptême!

SANDRINO, *aux gens du peuple.*

Voyez comme comme il est bon... C'est tous les jours ainsi.

UN PROSCRIT, *à Severo.*

Un grand plaisir, seigneur ?

SEVERO

Quoi ?

LE PROSCRIT.

Votre main ?

Severo lui tend la main.

LE PROSCRIT, *les larmes aux yeux.*

Merci !

SEVERO.

Mais, qu'as-tu donc, Beppo ?.. Souffres-tu ? Quoi ! tu pleures !

LE PROSCRIT.

Ils m'ont proscrit.

SEVERO.

Hélas !.. Et tu pars ?

LE PROSCRIT.

Dans deux heures...
Mais j'ai touché ta main, je pars moins malheureux.

SEVERO, *à part.*

Comme ils m'aiment !.. Oh ! tout pour mon père et pour eux !

Il s'approche du groupe formé par Renzo et les jeunes gentilshommes. Les gens du peuple se dispersent et sortent.

SEVERO, *aux jeunes gens.*

Bonjour, amis.

LIPPO.

Tu sors trop tard de cette église,
Camarade, pour voir le gouverneur de Pise;
A l'instant même, il est venu nous insulter.

SEVERO.

Béni soit le hasard qui m'a fait l'éviter!
Je ne me suis jamais trouvé sur son passage
Et je ne connais pas son odieux visage.

RENZO, *montrant Sandrino.*

C'est à ce pauvre enfant que le monstre en avait.

SEVERO.

A-t-il bien répondu ?

RENZO.

Comme tu l'aurais fait...

SANDRINO.

En citoyen de Pise!

RENZO.

En homme de courage!
Et, sans la Portia, qui détourna l'orage,
— Bonne fille! — ce soir, nous couchions en prison.

SEVERO.

Je n'attendais pas moins de lui... Tiens, mon garçon...
A toi, ma chaîne d'or.

SANDRINO, *confus.*

Seigneur... elle est trop belle.

SEVERO.

Tu me feras cadeau de quelque bagatelle,
Enfant, que ce bijou ne paierait qu'à moitié.
Nous ferons cet échange en signe d'amitié...
Mais laisse-nous.

SANDRINO, *sortant.*

Le cher et généreux jeune homme !

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* SANDRINO.

ERCOLE.

Severo Torelli, quand je partis pour Rome,
Où, comme vous savez, je suis resté six ans,
J'avais le désespoir au cœur; car les Pisans,
Pour le jour désiré d'émeute et de colère,
N'avaient pas dans leur ville un homme populaire
Qu'ils pussent acclamer pour chef et pour tribun.
Mais je viens de vous voir à l'œuvre. Ils en ont un.

SEVERO.

Qu'ils me choisissent donc, et que ce jour arrive!
Qu'ils se lassent enfin, qu'on tue et qu'on proscrive
Les plus grands, les meilleurs, les plus nobles d'entre eux!
Qu'ils tentent un suprême effort, les malheureux!
Oui, qu'ils me disent : Va! qu'ils me fassent un signe;
Je serai là pour les commander, quoique indigne.
Que dis-je? Je fais plus que de le souhaiter,
Ce jour du grand réveil, je voudrais le hâter.
Ce rêve, mes amis, chaque nuit me visite :
La vieille liberté de Pise ressuscite,
En brisant de son front le marbre du tombeau,
Et c'est moi qui l'évoque en frappant Barnabo.
Mais je songe au réveil : Florence est la plus forte;
Les Guelfes reviendront venger la bête morte
Et ressouder nos fers, vieux de près de cent ans.
Attendons un moment favorable. — Et j'attends.
Car la révolte, hélas! fut trop souvent folie
Dans notre malheureuse et tragique Italie;
Sur Médicis le fer des Pazzi s'émoussa;
Trois martyrs, vainement, ont égorgé Sforza;
Toujours au tyran mort survit la tyrannie...
Mais qu'elle sonne, enfin, l'heure cent fois bénie,
Où le Guelfe, occupé de quelque autre ennemi,
Ne laissera peser sa griffre qu'à demi,
Sa griffe de lion sur sa vivante proie,
Alors, — ô quelle ivresse! ô joie! ô pleurs de joie,
Qu'au grand soleil revu verse le prisonnier! —
Je donne le signal, je frappe le premier,
Et, pareil aux tribuns des vieilles républiques,

On me verra courir sur les places publiques
Agitant pour drapeau cette main que voilà
Rouge jusqu'au poignet du sang de Spinola!

ERCOLE.

Eh bien donc, écoutez... Le moment où la cloche
Du Dôme sonnera cette heure, il est tout proche...

SEVERO.

Quoi?

ERCOLE.

Nous avons un chef!... Eh bien, je vous apprends
Qu'un imminent péril menace nos tyrans.
Oui, mes braves amis, je vous apprends encore
Qu'appelé par le Pape et Ludovic le More,
Le roi Charles, le roi de France, est sur le point
D'arriver, la bannière au vent, l'épée au poing.
Il va vers Naples, mais sa première furie
Tombera sur Florence et sur la Seigneurie.
Or, ce roi paladin nous tient pour ses amis;
Il nous accordera son aide; il l'a promis.
Il vient, vous dis-je, il vient, et c'est Dieu qui l'envoie!
Son armée a franchi les Alpes de Savoie;
Pierre de Médicis en est épouvanté;
Et, déjà, nous sentons un vent de liberté,
Qui, des coteaux toscans courbant au loin les seigles,
Nous arrive du Nord, par le chemin des aigles!

SEVERO.

Le roi de France arrive?

LIPPO.

Est-ce certain ?

ERCOLE.

Certain.

LIPPO.

Alors, il faut agir contre le Florentin;
Il faut que les Pisans, d'un cri de délivrance
Répondent, sans retard, aux trompettes de France.

RENZO, *à Severo.*

Tu seras notre chef dans ce danger commun.

SEVERO.

Pour mourir le premier, soit...

LIPPO.

Silence... Quelqu'un...
C'est Portia.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PORTIA.

PORTIA.

Vraiment, il paraît que nous sommes
Faits pour nous rencontrer ici, mes gentilshommes.
Mais vous causiez tout bas...

Elle va pour s'éloigner.

Je vous laisse en repos.

RENZO.

Non, belle Portia, tu viens mal à propos
Et troubles entre nous un discours assez grave.
Mais, n'importe, tu fus pour Sandrino, très brave;
Nous l'aimons; et, puisque tu passes à présent,
Nous te saluerons tous d'un mot reconnaissant.

PORTIA.

Vous ne me détestez donc pas?... Cela m'étonne.

LIPPO.

Bah! l'on hait ton amant, mais toi, l'on te pardonne.

RENZO.

D'abord pour ton bon cœur...

ERCOLE.

Et puis pour tes beaux yeux!

PORTIA.

C'est fort galant.

S'adressant à Severo, qu'elle n'a cessé de regarder.

Mais vous, le beau silencieux,
Ne me direz-vous pas un mot qui renouvelle
Dans mon cœur le plaisir et l'orgueil d'être belle?

SEVERO.

Je ne sais point aimer ni haïr à demi.
Mais votre fantaisie a sauvé notre ami;
Le caprice fut bon qui vous a décidée...
Merci donc.

PORTIA, *tristement, à part.*

Il ne m'a pas même regardée.

Haut.

Adieu, seigneurs.

Elle sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* PORTIA.

RENZO.

On t'a parlé fort tendrement,
Severo.

SEVERO.

Que m'importe, en un pareil moment?
A nos projets!... Ainsi, pour mourir, pour combattre,
Nous allons nous unir, mes amis, tous les quatre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui!

SEVERO, *à Ercole.*

Le temps presse-t-il?

ERCOLE.

Le roi de France accourt;
Il faut que les Pisans, dans un délai fort court,
Soient libres dans leurs murs, l'œil à la barbacane,
Pour aider les Français descendus en Toscane.

SEVERO.

Ils le seront! Le ciel s'écroule sur mon front,
Si je n'insurge pas la foule. Ils le seront!

LIPPO.

Mais ce peuple endormi sous un joug centenaire,
Il faut le réveiller par un coup de tonnerre;
Faisons, pour enhardir jusqu'au plus timoré,
Un acte sans retour, affreux, désespéré,
Qui le force au combat, qui lui mette aux entrailles
La rage du succès, l'effroi des représailles,
Et qui donne au bourgeois le cœur d'un vétéran...

SEVERO.

Cet acte, quel est-il?

ERCOLE.

Le meurtre du tyran.

SEVERO.

Je vois que vous m'avez bien compris tout à l'heure.
Il faut que nous frappions cet homme, il faut qu'il meure.

Nous ne soulèverons Pise qu'en brandissant
Au soleil un couteau tout rouge de son sang.
Notre devoir est là; cette tâche est la nôtre.
Êtes-vous tous prêts ?

LES TROIS JEUNES GENS.

Tous !

SEVERO.

Frappons l'un après l'autre.
Si bien gardé qu'il soit par ses hallebardiers,
Que ce soit moi qui tue ou vous qui poignardiez,
Nous jurons de frapper d'une main ferme et sûre ?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui... Tous !

SEVERO.

De retourner l'arme dans la blessure ?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui !

SEVERO.

D'égorger cet homme en quelque lieu qu'il soit,
Même dans son sommeil, même sous notre toit,
Même à l'autel ! — Tant pis si le prêtre en murmure ! —
Nous jurons de frapper au défaut de l'armure,
Dans le visage, au cou, partout où nous pourrons
Enfoncer le poignard, enfin.

LES TROIS JEUNES GENS.

Nous le jurons !

SEVERO, *avec exaltation.*

N'est-ce pas que c'est juste? Oh! n'est-ce pas, patrie,
Que mon bras peut s'armer pour cette boucherie?
N'est-ce pas qu'à présent, dans cette faible main,
Tu mettras la vertu stoïque d'un Romain?
N'est-ce pas qu'avec toi je suis d'intelligence?
Tu le sais, j'ai vécu pour ta seule vengeance;
En moi, j'ai respecté ton justicier futur.
Et ma jeunesse est chaste et mon cœur est très pur.
— N'est-ce pas que ce meurtre est bon et légitime?

LIPPO.

Mais l'honneur de frapper le premier la victime,
Auquel de nous, ami, sera-t-il destiné?

RENZO.

Moi, je suis le plus noble!

ERCOLE.

Et moi, je suis l'aîné!

SEVERO.

Non pas, ce sera moi!... Vous l'avez dit vous-mêmes!
Seul, je puis entraîner le peuple; seul, il m'aime;
Et si je dois mourir en frappant l'étranger,
Le peuple vous suivra bien mieux pour me venger...
A moi le premier coup!

ERCOLE.

C'est juste.

SEVERO.

Et si je tombe,
Sans tuer Spinola, je voudrais, dans ma tombe
Emporter avec moi, frères, votre serment
De frapper tour à tour inexorablement...
La forme ne sera jamais trop solennelle
De ce serment. Je veux que mon âme éternelle,
Fût-elle au paradis ou fût-elle en enfer,
Sache que Barnabo mourra sous votre fer!
Je veux une terrible et sainte garantie...
Jurons donc...

Un bruit de clochette se fait entendre.

Attendez!...

Fra Paolo, portant un ciboire et précédé par un enfant, parait sur le pont.

Sur la très sainte hostie!

RENZO.

Soit.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRA PAOLO.

SEVERO.

C'est Fra Paolo, prieur des Célestins;
Il a, tout comme nous, horreur des Florentins.
Il voudra contenter notre désir, j'espère.

A Fra Paolo, qui s'est dirigé vers l'église et a déjà monté les premières marches du parvis.

Sire moine, deux mots.

FRA PAOLO.

Que voulez-vous?

SEVERO.

Mon père,
Vous nous connaissez tous... Or, un dessein puissant,
Que nous ne dirions pas, même en nous confessant,
Tous quatre nous unit pour le salut de Pise.
Montrez-nous le ciboire, au seuil de cette église;
Silencieusement nous étendrons la main,
Et vous continuerez en paix votre chemin.

FRA PAOLO.

Ainsi, vous m'arrêtez, prêtre, sous ce portique,
Et vous voulez jurer sur le saint viatique?

SEVERO.

Sur Dieu même!

FRA PAOLO.

Il a dit, dans le livre divin,
Aux hommes : Gardez-vous de m'invoquer en vain.

SEVERO.

Notre dessein est juste, et notre œuvre mûrie.

FRA PAOLO.

Vous avez dit le nom de la chère patrie.
Il suffit. Vous aurez de moi contentement;
Mais c'est un redoutable, un éternel serment,
Contre lequel il n'est plus jamais de refuge.

Il découvre le ciboire.

Voici le corps du Christ.

Les jeunes gens mettent un genou en terre, inclinent le front, et étendent silencieusement la main droite vers le ciboire en signe de serment.

Mes fils, que Dieu vous juge!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une salle du palais Torelli. Meubles sévères, sombres tapisseries armures et portraits.

SCÈNE PREMIÈRE

GIAN-BATTISTA, DONNA PIA

Gian-Battista est assis dans un grand fauteuil; Donna Pia se tient debout près de lui.

GIAN-BATTISTA.

Non, j'ai fait une faute et dois m'en repentir ;
Même au bras de mon fils je ne veux plus sortir,
Plus revoir notre état de décadence infâme...
Vois-tu, je ne suis bien qu'avec toi, chère femme,
Qui partageas toujours mon deuil et ma prison...
J'étais malade, eh bien...

Il lui baise la main.

Voilà ma guérison.
Dis-moi... n'est-il venu personne en mon absence ?

DONNA PIA.

Si... de pauvres proscrits, qui demandaient licence
De vous voir un moment.

GIAN-BATTISTA.

Encor... Les malheureux!
Mais, hélas! je n'aurais rien pu faire pour eux.
Notre épargne n'était pas forte, cette année;
On nous implore tant... je l'ai toute donnée.
Notre trésor est vide, et c'est souvent ainsi.
Pauvres gens!

DONNA PIA.

Monseigneur, n'ayez aucun souci.
J'ai compris leur misère à leurs regards timides,
Et pas un n'est sorti de chez vous les mains vides.

GIAN-BATTISTA.

Cependant nous n'avions plus rien?

DONNA PIA.

Hier, en effet,
Mais non pas aujourd'hui.

GIAN-BATTISTA.

Comment donc as-tu fait?

DONNA PIA.

Ne vous occupez pas de mes pauvres largesses.
J'avais quelques bijoux, inutiles richesses;
Car un deuil éternel par nous deux est porté.
Ma parure, ai-je dit, sera la charité.

— D'ailleurs, je ne mettais jamais ces braveries —
Et j'ai chez l'argentier vendu mes pierreries...
Oh! sans vous en parler... Vous n'auriez pas dit : non...
Les proscrits sont partis bénissant votre nom.

GIAN-BATTISTA, *se levant et lui prenant les mains.*

O ma Pia, douceur et fierté de ma vie,
Certes, je ne suis pas de ceux-là qu'on envie
Et l'on plaint le vieillard qui porte dans son cœur
D'un grand rêve détruit la cruelle rancœur;
Je ne suis qu'un captif dans ma patrie esclave.
Mais l'humble moine élu pape par le conclave,
Mais le condottiere devenu prince et duc,
M'envieraient, quand, pauvre homme égrotant et caduc,
Je prends avec amour tes deux mains et les presse,
Ces larmes de bonheur, d'orgueil et de tendresse!

DONNA PIA.

Mais, monseigneur, j'ai fait simplement mon devoir.

GIAN-BATTISTA.

Que je t'aime, Pia! Tu ne peux pas savoir
De quel profond chagrin mon âme est oppressée,
Quand je songe à ta vie, auprès de moi passée.
J'avais plus de trente ans quand ce bonheur m'advint
De te voir, de t'aimer; tu n'en avais pas vingt.
Tu m'aimas, ignorant mon rang et ma naissance,
Me croyant pauvre enfin, dans ta chère innocence,
Et ton regard charmé dans le mien se plongea,
Oubliant que j'avais des cheveux gris déjà.

Mais l'idylle fut courte et trop vite achevée.
La hache du tyran sur mon front fut levée,
Et de cette épouvante et de cette douleur
Tu gardes pour toujours l'effrayante pâleur,
Et le sourire, après tant d'angoisse et de fièvres,
Même en me revoyant, n'a plus fleuri tes lèvres.

DONNA PIA, *à part.*

Hélas!

GIAN-BATTISTA.

J'étais sans joie au moment du retour;
Au monde je n'avais plus rien que ton amour;
Je revenais ici, le désespoir dans l'âme,
Le front courbé, frappé d'une clémence infâme;
Je cachais dans ton sein ma honte de vaincu...
Et depuis lors, Pia, comment as-tu vécu?
Près du vieux combattant, perdu pour sa patrie,
Dans ce sombre palais ta beauté s'est flétrie,
Et ce morne destin, je te le vois subir,
Sans un sanglot, sans un regret, sans un soupir!
Telle une fleur — les fleurs ont une âme très douce —
Que le vent a semée au hasard et qui pousse
Sur la pierre, entre les barreaux noirs d'un cachot,
Doit préférer parfois au soleil doux et chaud,
A l'air libre, aux amours de ses sœurs des prairies,
Le bonheur de charmer de tristes rêveries
Et de mettre un parfum suave et printanier
Dans la tombe où languit un pauvre prisonnier.

DONNA PIA.

C'est beaucoup trop d'éloge et de reconnaissance,
Monseigneur. Loin de vous comme en votre présence,
Je n'ai qu'un souvenir : le jour où je vous vis,
Jeune et noble Pisan, debout sur le parvis,
Me donner l'eau bénite au sortir de la messe.
Dès ce jour où, rempli d'amoureuse promesse,
Votre regard brûlant sur le mien s'arrêta,
Je vous aimai, je fus à vous, Gian-Battista !
Et moi, qui vous voyais presque avec épouvante,
Moi, dont vous auriez pu faire votre servante,
Votre jouet, oui, moi, qui vous aurais béni,
Quand vous m'auriez chassée en disant : c'est fini !
Moi, qu'un baiser de vous à jamais eût ravie,
Je fus le seul amour de toute votre vie !
Ce sort était si beau qu'il me comblait d'effroi.
Il dure encor pourtant. Aussi, demandez-moi
Mon repos en ce monde et mon salut dans l'autre ;
Oui, changez, mon seigneur et maître, — je suis vôtre, —
En supplices futurs tous mes bonheurs passés ;
Demandez-moi mon sang !... Je n'ai pas fait assez.

GIAN-BATTISTA.

Que dis-tu, ma Pia ? Quelle maison royale
M'aurait jamais donné d'épouse plus loyale,
Qui me fît plus d'honneur et portât mieux mon nom ?
Non, tu ne me dois rien, ma Pia, cent fois non !
Les femmes comme toi, le ciel les prédestine
Aux grands et saints devoirs, et l'humble contadine

Au centuple a payé le peu qu'elle m'a dû.
Mère de notre fils, tu me l'as bien rendu.

DONNA PIA, *à part.*

Notre fils!

GIAN-BATTISTA, *souriant.*

Ah! ton cœur n'a plus rien qui proteste;
Et tu ne songes plus à faire la modeste,
Et moi j'ai bien le droit d'être reconnaissant...
Notre fils bien-aimé!... Je pleure en y pensant...
S'il est pur, généreux, bon, rempli de courage,
O ma chère Pia, c'est surtout ton ouvrage,
Et tu l'as, pour le faire aujourd'hui tel qu'il est,
Nourri de tes vertus autant que de ton lait.
Ah! tu ne dis plus rien, tu gardes le silence...
Pesez les sentiments d'un fils dans la balance;
Du côté de la mère incline le plateau.
Va, quand nous dormirons dans le Campo-Santo,
Les jours où notre fils, errant parmi les pierres,
Viendra nous apporter des fleurs et des prières,
Et nous verra tous deux, en marbre copiés,
Les mains jointes, avec un lion à nos pieds,
Sa tendresse, suivant sa pente accoutumée,
Rêvera plus longtemps à toi, la mieux aimée,
Sans que j'en sois jaloux, hélas! car c'est la loi...
Il priera pour nous deux; les fleurs seront pour toi.

DONNA PIA.

Vous êtes bon pour moi plus que je ne mérite,
Monseigneur... Mais, souffrez qu'un instant je vous quitte.

Parmi mes vêtements et les vôtres, j'ai pris
Quelques menus objets pour ces pauvres proscrits,
Et sans retard il faut que je les leur envoie...
Je reviens.

Elle sort, à gauche.

SCÈNE II

GIAN-BATTISTA, *puis* SEVERO.

GIAN-BATTISTA, *seul.*

Fais ton œuvre et marche dans ta voie,
Sainte femme, et que Dieu te récompense un jour!

Severo entre.

Severo!... Mon enfant, j'attendais ton retour;
Car loin de toi le temps me dure... Oui, même une heure!

SEVERO

Celle qui vient de fuir est pourtant la meilleure
De ma vie, ô mon pére, et vous devez bien voir
Rayonner dans mes yeux un magnifique espoir!

GIAN-BATTISTA.

Lequel?

SEVERO

La foule était nombreuse sur la place,
Le jour où Barnabo Spinola vous fit grâce,

N'est-il pas vrai, mon père? et chacun entendit
La menace qu'alors vous fîtes au maudit.
« S'il naît un fils de moi, lui dites-vous, prends garde! »
Or, voilà trop longtemps que la vengeance tarde
Et que, sans que peut-être y songe le bourreau,
Elle est comme un poignard qui se rouille au fourreau.
Mais, si Dieu m'aide, avant que peu de temps s'écoule,
Mon père bien-aimé, vous reverrez la foule,
Au seuil de ce palais libre et vous acclamant,
Qui vous criera : Ton fils a tenu ton serment!

GIAN-BATTISTA.

Mon Severo, que veux-tu dire?

SEVERO.

Je me nomme
Severo Torelli, père, je suis un homme;
Mon bras est fort, mon cœur est brave, j'ai vingt ans,
Et je vais accomplir la menace. Il est temps!

GIAN-BATTISTA.

Tu vas?...

SEVERO.

D'abord, il faut que je vous avertisse
Que rien n'arrêtera cet acte de justice.
J'ai juré sur le Christ. Nous sommes quatre amis,
Des cœurs jeunes et purs, des bras bien affermis;
Je suis leur chef, ma main frappera la première...
Et l'on empêcherait d'éclater la lumière

Du soleil, et le fleuve à la mer de courir,
Plutôt que d'empêcher cet homme de mourir!

GIAN-BATTISTA.

Severo, ne crains pas mes remontrances vaines.
C'est bien mon noble sang qui brûle dans tes veines,
C'est lui seul qui te fait agir; tu l'as reçu,
Dernier des Torelli, lorque tu fus conçu;
Mon ardeur d'autrefois, il te la communique.
Jadis, je frémissais de peur, mon fils unique,
Lorsque, petit enfant, tu faisais un faux pas;
Aujourd'hui, prends ma main, elle ne tremble pas.
Une larme, une seule, aujourd'hui serait lâche.
Tu l'as juré! C'est bien, Severo, fais ta tâche.

Montrant les armures.

Ils t'approuvent, ô jeune et brave justicier,
Nos aïeux, dont voici les fantômes d'acier.
Je sens sous cet airain quelque chose qui vibre,
Leur orgueil qui connut Pise puissante et libre.
Aussi, tous ces héros qui m'entendent, et moi,
Nous te verrons lever le poignard sans effroi
Sur ce tyran, eût-il une triple cuirasse,
Et mettrons dans ton bras la force d'une race!

SEVERO, *mettant un genou en terre.*

Il ne vous reste plus, père, qu'à me bénir.

GIAN-BATTISTA.

O mon Dieu, cet enfant va s'armer pour punir
Un homme et délivrer tout un peuple d'esclaves.

Vous laissez le volcan répandre au loin ses laves;
Laissez des opprimés éclater le courroux.
Songez, mon Dieu, que seul il s'expose pour tous,
Songez qu'il fait justice, ô vous, le juste maître,
Et ne maudissez pas l'acte qu'il va commettre.

Il étend la main sur la tête de son fils.

Pour moi, mon fils, au nom des quatre-vingt-dix ans
De honte et de douleur subis par les Pisans,
Au nom des prisonniers qui râlent sous les voûtes,
Au nom des exilés sans pain sur les grand'routes,
Au nom des orphelins et des veuves, au nom
Des anciens soldats morts sous notre gonfanon,
Jadis, lorsque le Guelfe a brisé nos épées,
Au nom des malheureux dont les têtes coupées
Ont si souvent pourri sur la Tour de la Faim,
Au nom de nos héros, de nos martyrs, enfin,
O mon fils, pour donner la victoire à tes armes,
Je te bénis avec leur sang, avec leurs larmes,
Et, d'avance certain que tu les vengeras,
Je t'approuve, et je t'aime, et je te tends les bras!

Severo se iette dans les bras de son père.

SCÈNE III

Les Mêmes, DONNA PIA.

GIAN-BATTISTA, *voyant entrer donna Pia.*

Voici ta mère, enfant, mon héroïque épouse,
Tu lui dois ton secret, elle serait jalouse;

Et pour le grand péril où tu vas t'exposer,
Ma bénédiction ne vaut pas son baiser.

DONNA PIA.

Un péril?... Pour mon fils?... Et lequel, je vous prie?

GIAN-BATTISTA.

Cet enfant va venger son père et sa patrie...

DONNA PIA.

Comment?

GIAN-BATTISTA.

En attaquant Barnabo Spinola...

SEVERO.

En frappant le tyran!

DONNA PIA, *avec un grand cri.*

Ah!... Jamais!... Pas cela!...

Elle défaille sur un siège.

Non, pas cela... C'est trop!...

GIAN-BATTISTA.

Pia, quelle faiblesse!
Songe qu'elle m'attriste autant qu'elle me blesse...
Tu souffres... mais le cri que ta bouche a poussé
Dément en un instant tout ton noble passé.
Oui, pleure, c'est ton droit; mais en ton cœur ramène
Cet amour du devoir, cette vertu romaine
Dont jadis je tâchai de t'imprimer le sceau,

En te lisant Plutarque auprès de son berceau.
Quoi! tout à l'heure encor, simplement, sans murmures,
Aux pauvres exilés tu donnais tes parures.
O matrone, il faut faire encor plus que tu fis!
Pise exige de toi la plus belle, ton fils!

SEVERO.

Oui, mon père a raison. Par pitié, soyez forte.
Espérez et priez, mère, pour que je sorte
De ce grave danger heureux et triomphant.
Priez, ma mère, et Dieu vous rendra votre enfant...
D'ailleurs, à mon projet vous serez convertie,
Lorsque vous saurez tout... J'ai juré sur l'hostie!

Donna Pia tressaille douloureusement; Severo l'enveloppe de ses deux bras.

Jamais je ne t'aimai, mère, autant qu'aujourd'hui.

DONNA PIA, *à Gian-Battista, d'un air égaré.*

Seule avec lui!... Je veux être seule avec lui!

GIAN-BATTISTA.

C'est bien.

A Severo.

Pour endormir sa cruelle pensée,
Que la mère à son tour par l'enfant soit bercée!

A part.

Mais mon angoisse, à moi, tu devais l'ignorer,
Mon fils, et c'est Dieu seul qui me verra pleurer.

Il sort.

SCÈNE IV

SEVERO, DONNA PIA.

DONNA PIA.

Tu m'aimes bien, dis-moi?

SEVERO.

Ma bonne mère!

DONNA PIA.

Écoute...
Spinola — son nom seul me fait frissonner toute —
Est un monstre, un Satan sanguinaire et cruel;
Je le hais, aussi vrai que Jésus est au ciel;
Sa vie et son triomphe offensent la nature;
Il mérite la mort et la pire torture;
Pourtant il vaudrait mieux pour toi — m'entends-tu bien? —
Ne pas croire à la messe et vivre comme un chien;
Il vaudrait mieux pour toi, mon fils, cent fois mieux être
Un voleur, un parjure, un scélérat, un traître,
Un chrétien renégat et violant ses vœux,
Que de faire tomber un seul de ses cheveux!

SEVERO.

Ah! vous m'épouvantez, mère!

DONNA PIA.

L'heure est venue

Où l'horrible action doit être enfin connue...
Ah! pour nous épargner ce supplice hideux,
Murailles, croulez donc, écrasez-nous tous deux!...

SEVERO.

Ma mère, apaisez-vous... ma mère, je vous aime...
Vous m'avez entendu, j'ai juré sur Dieu même!
Comment un tel serment peut-il être aboli?

DONNA PIA.

Parce que tu n'es pas le fils de Torelli...

Severo recule, suffoqué.

Et que... sans en mourir faut-il que je le dise?...
Ton père est Spinola, le gouverneur de Pise.

SEVERO.

Lui!

DONNA PIA.

Retiens ton dégoût, ta haine, ton mépris!...
Car tu ne peux savoir, car tu n'as pas compris...
Je n'ose te parler dans l'horreur qui m'accable.
La grâce... souviens-toi... la grâce inexplicable...
L'échafaud... Torelli sauvé seul du trépas...
Ah! tu te tords les mains!... Tu comprends, n'est-ce pas?

SEVERO, *se cachant la tête dans les mains.*

Oh! monstrueux!

DONNA PIA.

Pourtant, il faut bien que tu saches...

Toujours ces échafauds, ces bourreaux et ces haches !
Vois-tu, je n'avais plus raison, ni volonté!
J'étais comme une folle... On l'avait arrêté...
Ah ! je savais la loi... La mort pour qui conspire...
Quel jour affreux ! J'avais mordu la main du sbire
Qui, le premier, avait touché Gian-Battista.
Mais, ils étaient nombreux et forts... On l'arrêta.
Je restai seule... Alors je n'eus plus qu'une idée,
Un désir... Ah! j'étais comme une possédée...
Voir Barnabo, crier : Clémence! à ce tyran,
Et lui couvrir la main de baisers en pleurant.
J'avais une douleur toute brute et rustique,
Moi..Je ne comprenais rien à la politique.
Dans l'affreux désespoir dont mon cœur était plein,
Je ne connaissais plus Guelfe, ni Gibelin ;
Je me souciais bien de la fierté pisane,
Moi, la fille du peuple, oui, l'humble paysanne...
Je voulais voir cet homme et lui jeter mon cri,
Afin qu'il empêchât de tuer mon mari...
Ah! je le vois encore, écoutant ma supplique,
Sur son trône, riant d'un rire diabolique,
Et jouant de la main avec son lourd collier;
Et lorsque je tombai, lasse de supplier,
Demi-morte, à genoux, sans voix, je me rappelle
L'accent dont il me dit : Comme vous êtes belle!

SEVERO.

Par grâce! assez! assez!

DONNA PIA.

Non, tu dois savoir tout.

Dès qu'il eut prononcé ce mot, je fus debout
Devant lui, frémissante et pâle de colère...
Oh! le contrat abject! Oh! l'ignoble salaire!
Mais le monstre me dit, d'un ton calme et glacé :
— « Dès l'aube, l'échafaud, demain, sera dressé;
« Trois hommes y seront, cou nu, les mains liées.
« Leurs sentences partout ont été publiées,
« Et de loin, pour les voir, les curieux viendront.
« De ces trois condamnés les deux premiers mourront.
« L'autre sur le billot viendra poser sa tête,
« L'exécuteur aura la hache toute prête;
« Il prendra pour frapper un élan de trois pas...
« Mais... si tu veux... le fer ne retombera pas!... » —
Il n'est pas retombé!

SEVERO.

Se cacher sous la terre!

DONNA PIA.

Oui, me tuer... après!... — Oui, j'aurais dû le faire,
Mon époux eût vécu, sauvé, sans rien savoir...
Mais, avant de mourir, j'ai voulu le revoir,
Et de ma lâcheté mon amour fut complice.
Aussi, quand il revint, échappé du supplice,
Et me dit, se trompant sur mon cruel émoi,
Qu'il n'avait accepté sa grâce que pour moi...
— Je l'aimais tant... J'étais sa chose, son esclave... —
Quand je le vis tomber, lui, si ferme et si brave,
Dans cette chaise, avec un geste de vaincu,

J'ai cru qu'il fallait vivre encore, et j'ai vécu...
J'ai vécu... Si mon crime est grand, combien j'expie!
Non! Dieu m'éprouve trop, et je deviens impie!...
Mais, lorsque je jurais de vivre, à mon insu,
L'enfant de l'adultère était déjà conçu!

SEVERO.

Et, lorsqu'il vit le jour, ce fils de l'adultère,
Vous n'avez pas?...

DONNA PIA.

Pitié! pitié! Je suis ta mère.

SEVERO.

Pardon... je deviens fou... Mais, depuis un moment,
Il se fait en moi-même un long déchirement;
Un vertige d'horreur du cœur au front me monte;
Et mon sang me dégoûte, et mon corps me fait honte!
Moi, fils de Barnabo! moi, fils de ce tyran!
Et ce vieillard si bon, ce citoyen si grand,
M'aime comme son fils et croit être mon père!
Il a dans son giron chauffé cette vipère;
Et mes baisers d'enfant, — c'est à faire frémir, —
S'il savait le secret, il voudrait les vomir!
O vous, si peu coupable et cent fois trop punie,
Pardon! Mais c'est vraiment trop d'horrible ironie
Que le lion aveugle ait pris pour lionceau
Et caresse le fils du loup et du pourceau!

DONNA PIA.

Severo!

SEVERO.

Je comprends, portraits des vieux ancêtres
Qui tous avez haï les tyrans et les traîtres,
Pourquoi vous me suiviez d'un regard courroucé,
Lorsque, enfant, devant vous si souvent j'ai passé!
Je comprends à présent, héroïques armures,
Pourquoi sous votre airain j'entendais des murmures,
Et pourquoi, dans les trous des morions de fer
Je croyais voir des yeux briller d'un feu d'enfer!
Regards des vieux portraits, flammes sous les vieux heaumes,
O Torelli, c'étaient vos illustres fantômes,
Qui, du pays des morts chassés par la douleur,
Venaient maudire en moi l'intrus et le voleur!...
Oui, voleur! N'allez pas dire que j'extravague;
J'ai volé le blason que je porte à ma bague,
Volé le nom, volé l'honneur, volé l'argent
Que, prodigue et joyeux, je donne à l'indigent
Et sur lequel on voit, lauré comme un Tibère,
Un visage, celui de mon horrible père!
J'ai tout volé! Tant mieux, j'applaudis mon larcin.
J'ai droit d'être un voleur, moi, fils d'un assassin!

DONNA PIA.

O mon Dieu!

SEVERO, *avec égarement.*

Redoublez vos regards de colère,
Vieux aïeux... Vous savez, je suis très populaire,
Et, m'arrêtant parfois, quand je passe en rêvant,
Une mère me fait embrasser son enfant.

Tous me tendent la main, lorsque je sors de vêpre...
N'approchez pas de moi, malheureux! J'ai la lèpre!
Le sang qui rend ma main froide comme un tombeau,
C'est du sang de serpent, du sang de Barnabo!
Stupides, attendris, des pleurs sous les paupières,
Vous me tendez vos mains... Allons! cherchez des pierres!
J'ai la lèpre, vous dis-je, et je répands l'effroi...
Des pierres! Ramassez, vite, et lapidez-moi!

DONNA PIA.

Mon Severo, j'ai peur, la raison t'abandonne.

SEVERO.

Non, non... Car je vous plains, mère, et je vous pardonne.
C'est un dévouement fou qui vous a fait agir...
Mais vous deviez comprendre, en l'entendant vagir,
L'avorton, fils du crime et fils de la folie,
De quels tourments sa vie allait être remplie,
Et si vous aviez eu des sentiments humains,
Ma mère, vous m'auriez étranglé de vos mains.

DONNA PIA.

Non, ne dis pas cela! C'est un affreux blasphème!
Je t'aimais, malgré tout, je t'aimais... et je t'aime!...
Et quand je tressaillis à tes cris enfantins
Je ne fus qu'une mère et n'eus que des instincts,
Te nourrir, t'élever, comme une simple femme,
Hélas! et j'oubliai presque la chose infâme.
Oui, j'ai menti, c'est vrai, mais la mère qui ment
Pour son fils n'a pas peur du divin jugement,
Et Dieu, j'en suis bien sûre, absoudra mon silence,

Après l'avoir pesé dans sa juste balance,
Et vingt ans de torture et de remords caché
Pèseront à ses yeux plus lourd que mon péché.
J'ai menti... Mais c'était ton bonheur, ce mensonge;
C'était aussi le sien, à ce vieillard, j'y songe,
Et quand je le voyais comme un fils te chérir,
Je disais : Tout est bien, je suis seule à souffrir.
Cet odieux secret, il faisait mon martyre.
Mais, pour toi, mon enfant, plutôt que de le dire,
Sous le fer des bourreaux, sur les brasiers ardents,
Je me serais coupé la langue avec les dents.
Pouvais-je donc prévoir cette chose effroyable
Que cet homme ait vécu vingt ans? Est-ce croyable,
Lui dont tout un pays rêve l'égorgement?
Hélas! il n'a vécu que pour mon châtiment...
Tu tournes ton regard vers le mien, tu tressailles!
Prends-moi donc en pitié, cher fils de mes entrailles,
Car je t'épargne un crime effrayant. A quel prix!
J'ai changé ton amour filial en mépris,
Je te voue au malheur... Eh bien, je m'y décide,
Mais tu ne seras pas, du moins, un parricide.
Ah! nous mourrons bientôt... Ce monde est trop cruel!
Mais nous pourrons du moins nous retrouver au ciel...
Ah! je me sens mourir... Je suis anéantie...
Mon fils! Mon pauvre enfant!...

Elle tombe à genoux et défaille en baisant la main de Severo.

SEVERO.

J'ai juré sur l'hostie!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une rue près du Dôme. Au milieu de la scène, un lion de marbre blanc, sur un piédestal, où sont écrits au charbon ces mots : *Mort à Spinola.* Palais à droite et à gauche. — C'est au coucher du soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA, *groupés dans un coin du théâtre,* SANDRINO, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

Au lever du rideau, les gens du peuple entourent le lion de marbre, et se montrent entre eux l'inscription du piédestal, en jetant des éclats de rire. Sandrino est au milieu d'eux.

LA FOULE.

Mort à Spinola! Mort!

SANDRINO, *montrant le poing au lion.*

Rugis donc, vieux lion!
Vois! notre cri de haine et de rébellion

Est sur ton socle... Allons, montre tes crocs et rage!
Tu m'entends bien... On peut lire le même outrage
Écrit en une nuit, on ne sait pas par qui,
Sur tous les piédestaux de tous les *Marzocchi!*
Fâche-toi donc un peu, citoyen de Florence!

UN HOMME DU PEUPLE.

C'est sur tous les lions?

SANDRINO.

Oui, pas de différence!
Pas de jaloux! Le grand monstre de marbre blanc
Du Dôme a ces trois mots incrustés dans le flanc...
En une nuit, on a flétri tous les emblèmes...
Ah! cela fait du bien!... Tous souillés, tous les mêmes!
Et l'on s'est réjoui, va, depuis ce matin!

DES HOMMES, *jetant de la boue sur le lion.*

A toi, tyran! A toi, Guelfe! A toi, Florentin!

SANDRINO.

Que m'absolvent messieurs Saint Marc et Saint Jérôme!

Il jette de la boue au lion.

Tiens, scélérat!... Allons voir le lion du Dôme!
Peut-être sera-t-il plus méchant, celui-là.

TOUS.

Au Dôme!

L'HOMME DU PEUPLE.

Courons-y tous!

La foule sort en criant :

Mort à Spinola !

RENZO, *les suivant des yeux.*

Ma foi ! les voilà tous partis comme une meute.
Le peuple... Grand enfant !

LIPPO.

Mais, Renzo, cette émeute
Est fâcheuse pour nous. Le despote, irrité,
D'abord redoublera contre eux de cruauté ;
Puis, il va se tenir encor plus sur ses gardes.

RENZO.

Bah ! il n'est point toujours entre ses hallebardes.
Il n'échappera pas, quand même, à nos stylets.

ERCOLE.

N'importe. Ces criards nous gênent... Suivons-les.

Ils sortent.

SCÈNE II

SEVERO, *seul.*

Il entre, plongé dans sa méditation.

Je suis son fils !... La nuit entière s'est passée,
Puis un jour, et je vis avec cette pensée...

Cherchant les lieux déserts, comme si mon affront
Était, en traits de feu, lisible sur mon front.
J'erre, je vais... Voilà des heures que je marche...
Hier au soir, je me suis accroupi sous une arche
Du vieux pont; mais l'affreux clapotement des eaux,
Et le vent de la nuit pleurant dans les roseaux,
Et deux ou trois hibous sortis de leur repaire,
M'ont chuchoté tout bas ces mots : Il est ton père!
Et je me suis enfui dans les champs, plein d'effroi.
Les étoiles n'ont pas eu de pitié pour moi;
Elles me poursuivaient de leur regard sévère.
Au matin, sur la route où se dresse un calvaire,
Mes genoux ont fléchi devant le crucifix...
Je n'ai pas pu prier... Son fils!... Être son fils!
Je n'ai voulu revoir ni ma mère... ni l'autre...
Le vieillard... Comme fait la bête qui se vautre,
J'ai dormi sur le sol, roulé dans mon manteau...
Tout à l'heure, j'étais dans le Campo-Santo;
L'endroit est solitaire à l'heure où le jour tombe...
A peine étais-je entré que sur plus d'une tombe
Le nom de Torelli, pourtant presque effacé,
A flamboyé soudain... et les morts m'ont chassé!...
Oui, tout, dans la funèbre et glorieuse enceinte,
Le sol qu'on apporta jadis de Terre-Sainte,
Les fresques d'Orcagna sur les murs, les tombeaux
Des grands Pisans couchés dans l'éternel repos,
Tout ce monde des morts s'animant sous le cloître,
A cette heure où le jour commençait à décroître,
M'a crié : Hors d'ici, l'intrus et le bâtard!

Il se cache la tête dans les mains.

Mon Dieu !

Apercevant Renzo et ses amis qui reviennent.

Quelqu'un... Fuyons...

RENZO.

C'est Severo.

SEVERO.

Trop tard.

Ils m'ont vu.

SCÈNE III

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO.

Compagnon, enfin je te retrouve...
Tu ne sais pas encor l'affreux malheur qui couve.

SEVERO.

Non.

RENZO.

As-tu lu, du moins, les trois mots écrits là,
Sur ce piédestal ?

SEVERO.

Non.

RENZO.

Lis.

SEVERO, *lisant.*

Mort à Spinola!...
Eh bien?

RENZO.

Maudit celui dont l'audace facile
A mis là, sans danger, cette injure imbécile!
Barnabo furieux, comme c'était certain,
D'un outrage public au lion florentin,
Vient de faire arrêter dix otages en ville.
Le despote, écumant et tout jaune de bile,
Devant les Marzocchi les traîne sur ses pas;
Et si le factieux ne se dénonce pas
Qui traça ces trois mots aux socles des statues,
Les dix têtes seront dès demain abattues.
Demain, tu m'entends bien, à l'heure où l'aube luit...
Les malheureux n'ont plus à vivre qu'une nuit.

SEVERO.

L'homme se livrera.

ERCOLE.

Bah! celui qui se cache
Pour insulter, est très probablement un lâche.

La nuit tombe.

SEVERO.

Dix otages!

RENZO.

La fleur des meilleurs citoyens!

LIPPO.

Égorgeons Barnabo ce soir!

RENZO.

Par quels moyens?
Ce soir, il s'est armé, sa garde le protège...
Vous l'allez voir venir avec tout son cortège...

SEVERO.

Comment! Il va venir?

ERCOLE.

Oui, devant ce lion...
On n'a pas fait encor la proclamation.

SEVERO.

Il va venir!... Ici! je vais voir son visage.

RENZO.

Certe, et n'évite pas cette fois son passage.
A sa vue, à présent, il faut t'habituer.
Et tu dois le connaître avant de le tuer.

SEVERO, *à part.*

Lui! lui! Je vais le voir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BARNABO SPINOLA, LE BARIGEL, SOLDATS, PRISONNIERS, GENS DU PEUPLE.

La foule entre en tumulte, précédant le cortège formé par les otages et les hallebardiers qui les gardent.

LE BARIGEL.

Çà, qu'on fasse silence
Et balayez la place à coups de bois de lance...
Ici les prisonniers... Auprès du piédestal...
Le maître va venir.

SEVERO, *à part.*

Voici l'instant fatal.

LIPPO, *voyant entrer Barnabo.*

Mes amis, c'est notre homme avec toute sa bande.

En ce moment Barnabo paraît, suivi de hallebardiers; le gouverneur est armé de pied en cap; un page marche auprès de lui et porte son morion sur un coussin. La nuit est tombée tout à fait; quelques hommes de la suite de Spinola tiennent des torches. — Rumeur.

BARNABO, *montrant la foule au Barigel.*

Si l'un de ces manants pousse un cri, qu'on le pende!

Les soldats écartent la foule à coups de bois de lance et rangent les dix prisonniers auprès du lion.

SEVERO, *à l'écart, parlant à demi-voix.*

Il est là... Le moment horrible est arrivé...
Mais non, c'est impossible, et ma mère a rêvé!
Lui! mon père!...

RENZO, *à Severo.*

Voyons, qu'as-tu? Tout ton corps tremble.

SEVERO.

Laisse-moi... Je n'ai rien...

Il fait deux ou trois pas vers Barnabo et le regarde; puis se détournant avec effroi :

Horreur! Je lui ressemble!

BARNABO, *à voix haute.*

Pour la dernière fois, hommes qui m'écoutez,
Sachez-le. — Dix lions viennent d'être insultés.
Or, je ne souffrirai jamais qu'on injurie
L'emblème de Florence et de la Seigneurie.
Je prends dix têtes... et, d'après le talion,
Demain, j'en veux donner une à chaque lion
Pour y poser son pied comme sur une boule.
Pourtant, s'il se dénonce et s'il sort de la foule,
Celui-là dont la main souilla ce monument,
— Pardieu! vous le voyez, je suis encor clément... —
Si j'ai le vrai coupable, eh bien, je m'en contente.
Mais c'est beaucoup pour moi que douze heures d'attente.
Les otages mourront demain, à l'Angélus;
J'attendrai jusque-là, pas un instant de plus...
Donc, s'il veut les sauver, que l'homme parle vite.

SEVERO, *à part.*

Quelle inspiration me vient, bonne et subite!...
Je puis mourir, sans que ni Dieu ni mes amis
Me reprochent de fuir l'affreux acte promis,
Sauver des innocents, expier ma naissance...

Haut et s'avançant vivement devant Barnabo.

Barnabo Spinola, tu vois en ta présence
Le Pisan indigné dont la main a sali
Ces emblèmes... C'est moi, Severo Torelli.

LA FOULE, *avec un long cri de douleur*

Ah!...

BARNABO, *troublé.*

Tu prétends?...

SEVERO.

Je suis coupable. Prends ma vie.

ERCOLE, *à Renzo.*

Ce serait lui?

RENZO.

Jamais... L'enfant se sacrifie...
O trop généreux cœur!

BARNABO, *au Barigel, qui a fait quelques pas vers Severo.*

Barigel, un moment.
Ne vous emparez pas de ce jeune homme; il ment.

SEVERO.

Je mens!... Oh! ne pouvoir venger un tel outrage!

BARNABO.

Non, Torelli, je rends justice à ton courage.
Tu risques bravement la mort sur l'échafaud.
Mais, à moi, c'est le vrai coupable qu'il me faut.
Tes générosités sont par trop ingénues;
Enfant, tes actions me sont toutes connues,
Et tu n'es pas sorti de chez toi cette nuit.

SEVERO.

Le coupable, c'est moi, te dis-je!

BARNABO, *venant près de Severo et lui parlant bas.*

Pas de bruit!
Tu me hais, je le sais, comme une bête fauve.
Cependant laisse-toi sauver, quand je te sauve.
Je sais ce que je fais, et surtout garde-toi,
Imprudent compagnon, de demander pourquoi;
Garde-toi d'adresser cette question folle,
Entends-tu; car je n'ai qu'à dire une parole,
Et tous les tiens et toi, — tu comprends, tous les tiens, —
Ton père, ce modèle entre les citoyens,
Ta mère, que tu dois adorer plus encore...
Je n'ai qu'un mot à dire... et je vous déshonore!

SEVERO, *terrifié, à part.*

Il le peut! J'oubliais l'horrible vérité!

BARNABO, *à voix haute.*

Severo Torelli convient qu'il s'est vanté;
Il me suffit d'avoir confondu ce jeune homme...

TAYLOR INST. OXFORD

Maintenant, finissons... Que l'insulteur se nomme,
— Pour la dernière fois je le répète ici —
Ou bien avec le sang des hommes que voici
Je saurai bien laver — ayez-en l'assurance —
Le grand outrage fait aux armes de Florence.

A sa suite.

En route!

Il sort avec son cortège. La foule les suit.

SCÈNE V

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO, *à Severo.*

Qu'a-t-il pu te murmurer tout bas?

SEVERO.

De grâce, mes amis, ne m'interrogez pas...
Mais ce qu'à mon oreille a soufflé son haleine,
Augmente, sachez-le, ma colère et ma haine.

LIPPO.

Et ces dix innocents qu'on entraîne en prison
Et qu'on tuera demain!... N'avais-je pas raison
Quand je vous conseillais l'action, tout à l'heure?
Oui, c'est ce soir qu'il faut que ce Barnabo meure.
Severo, j'en suis sûr, m'approuve en ce moment...
N'est-ce pas?

SEVERO.

Je n'ai point oublié mon serment.

ERCOLE.

Oui, pour ces malheureux c'est la dernière chance...
Avançons, s'il se peut, l'heure de la vengeance.
Avant que Barnabo rentre dans son palais,
Jetons-nous parmi ses soldats, écartons-les,
Assaillons-le tous quatre ainsi qu'une tempête...
Il n'a point son haubert... nous frappons à la tête...

RENZO.

Et nous sommes tués pour rien... Non, le maudit
Mourra; mais agissons comme nous l'avons dit...
Severo le premier, et puis l'un après l'autre.

SEVERO, *à part.*

Mon Dieu!

RENZO.

Je forme un plan, plus sage que le vôtre,
Pour tuer l'homme, ainsi que nous l'avons juré...
Et, si je réussis... Oh! je réussirai!...
Bien avant que minuit au Campanille sonne,
Barnabo sera mort.

SEVERO, *à part.*

Si tôt!... Oh! je frissonne...
Si tôt! Contenons-nous... Je dois avoir pâli!

RENZO.

Soyons tous, dans une heure, au palais Torelli,

Et si ce que j'espère alors se réalise,

A Severo.

O toi, l'amour, l'espoir et la fierté de Pise,
Toi qui nous as soufflé ta force de héros,
Tu nous auras vengé de ces Guelfes bourreaux,
Et, du sang sur les mains, mais l'âme pure et fière,
Severo, tu pourras embrasser ton vieux père,
Dans la joie et l'orgueil du devoir accompli!...
Quittons-nous... Dans une heure, au palais Torelli...

Ils se séparent. Renzo sort d'un côté, Lippo et Ercole s'éloignent d'un autre. Severo reste seul. La lune s'est levée.

SCÈNE VI

SEVERO, *seul.*

Dans une heure! Oui, voilà la question posée...
Parricide ou parjure!... Ah! ma force est brisée;
Dans ma poitrine un feu brûle en me consumant...
Me tuer, c'est encor manquer à mon serment;
Cela m'est interdit... non, il faut que je vive...
Voilà la question, voilà l'alternative :
Me parjurer, trahir... ou tuer Barnabo!...
Tu n'en sortiras pas!... Étreins-toi le cerveau,
Malheureux, tords tes mains, pleure, sanglote et crie!
C'est ainsi : Parricide ou traître à la patrie!
Ah! puisque tout chemin me conduit à l'enfer,
J'y veux aller du moins le front haut, le cœur fier...
Je le tuerai!... Tantôt, n'a-t-il pas eu l'audace

De me jeter ici ma naissance à la face?
Je tiendrai mon serment, je tuerai Spinola!...
Oui, mais revoir ma mère après ce crime-là!
Tendre, pour l'embrasser mes deux mains toutes pleines
Du sang, du même sang qui coule dans mes veines!
C'est impossible, non... je ne pourrai jamais!...
Que je suis malheureux! Et hier encor, j'aimais
Mon pays, mes parents, mes amis, la nature,
La beauté; j'espérais tout de l'heure future;
Je voulais Pise libre et je croyais en Dieu;
J'avais vingt ans, mon cœur était comme un ciel bleu;
Et, sans que la patrie en pût être jalouse,
Bien souvent je rêvais de quelque blanche épouse,
Et devant une fleur je soupirais d'amour!...
Mais maintenant je traîne à mon flanc ce vautour!
Je ne crois plus à rien, qu'au crime, à l'adultère!
J'ai cent ans, je suis vieux, je suis mort... Qu'on m'enterre!
Oui, je meurs de fatigue... Allons, creusez mon trou!
Et, pour moi ce sera vraiment un bonheur fou,
Quand la terre, tombant sur ma face farouche,
M'aveuglera les yeux et m'emplira la bouche!

Il tombe épuisé sur un banc, devant le lion. En ce moment, un concert d'instruments, peu éloigné, se fait entendre et joue le prélude d'une sérénade; puis une voix de jeune homme s'élève et chante.

LA VOIX.

Tu m'as promis ton baiser
Pour ce soir, ma brune,
Et je viens de me griser
D'un rayon de lune;

Mais nous fuirons sa clarté,
Pour peu que tu veuilles;
Elle a l'air, les nuits d'été,
De voir sous les feuilles.

Nous prendrons le chemin noir,
Si cher à nos courses,
Où l'on entend, sans les voir,
Le doux bruit des sources;
Et, pour nous guider, passants
Sous la voûte obscure,
Tu mettras des vers luisants
Dans ta chevelure.

SEVERO.

Il chante!... il aime!... hélas!

Pendant que les instruments jouent la ritournelle de la sérenade, Portia, voilée, traverse la place et s'approche, sans que Severo la remarque, du banc où il est assis.

SCÈNE VII

PORTIA, SEVERO.

PORTIA, *doucement.*

Severo.

SEVERO, *tressaillant.*

Moi!... mon nom?

Une femme...

Il recule, étonné.

PORTIA.

Oh! restez... Ne me fuyez pas... Non!...
Severo, cet instant dans ma vie est suprême.

SEVERO.

Mais qui donc êtes-vous?

PORTIA.

Une femme qui t'aime!...
Et qui, pour te jeter ce mot qui l'étouffait,
Va! depuis bien longtemps te cherchait, te suivait,
Sans avoir pu trouver le moment favorable...
Avant cette nuit-ci, cette nuit adorable,
Où je puis, aux lueurs des étoiles des cieux,
Voir mes astres chéris, enfant, qui sont tes yeux,
Te dire mon amour en paroles confuses...
Et te prendre la main sans que tu la refuses!

SEVERO, *abandonnant sa main à Portia.*

Vous m'aimez?

PORTIA.

Ah! toucher ta main, mon bien-aimé!
Mon cœur s'épanouit comme une rose en mai...
C'est sa main, et je puis la porter à ma bouche.
Ah! vous ne savez pas, vous avez l'air farouche,
Messire, et bien des fois, pour vous ouvrir mon cœur,
J'ai voulu vous parler, mais vous me faisiez peur...
C'est rare, n'est-ce pas, quand on vous voit sourire?
Je t'aime ainsi!... Voyons, tu vas me laisser dire
Comment cela me vint... Mais, par où commencer?

Ah! oui, c'était un jour que je vous vis passer
Là-bas, sous les figuiers, près de Saint-Jean l'Apôtre;
D'une main vous touchiez votre épée, et de l'autre
Vous teniez une fleur... Ah! dès que je te vis,
Je t'adorai!... Pendant longtemps je vous suivis,
La fleur tomba, je l'ai bien vite ramassée.
Et — ne vous moquez pas de la pauvre insensée —
J'ai dévoré la fleur en me réjouissant
De ce qu'un peu de toi me passât dans le sang!
Mais oui, mon Severo, voilà comment je t'aime...
Je ne te prierai pas de m'aimer, oh! pas même
De me le dire, non, ni de faire semblant.
Je n'ose même ici te parler qu'en tremblant.
Je suis belle pourtant, mais j'ai comme un présage,
Quand tu sauras mon nom et verras mon visage,
Que tu diras un mot qui me fera bien mal...
Jamais tu ne pourras m'aimer, mais, c'est égal,
Tu me laisses ta main, la nuit est amoureuse,
J'ai pu te voir de près... et je suis bien heureuse!

SEVERO.

O pauvre, pauvre femme!... Ah! celle-là, du moins,
Nature, vaste ciel, vous en êtes témoins!
Celle-là, ce n'est pas un Torelli qu'elle aime.
Non, ce sont mes vingt ans, ma jeunesse, moi-même!
Je trouve ce bonheur sur mon affreux chemin!
Femme, écoute-moi donc... Je serai mort demain.

PORTIA.

Toi!

SEVERO.

Mais, qui que tu sois, viens, écarte ce voile.
Dans mon horrible nuit, tu parais, douce étoile...
Viens! Je ne dois plus voir éclore un autre jour:
Mais je ne mourrai pas sans un baiser d'amour!

Il la prend dans ses bras, écarte le voile, la reconnait et, brusquement, la repousse avec horreur.

Portia! Sa maîtresse! Oh!...

PORTIA, *tombant sur les genoux.*

Je suis condamnée.

SEVERO, *au comble de l'égarement.*

Injuste Dieu! Sais-tu quelle est ma destinée?
Pise met dans ma main le fer du justicier;
C'est un père qu'il faut frapper de cet acier.
Je rencontre une femme en ma route funeste;
Elle m'aime et me tend son baiser... C'est l'inceste!

PORTIA.

Mon Dieu! De quel délire effroyable est-il pris?
Je ne le comprends pas... Mais je sens son mépris
M'accabler, et sa haine est pour moi meurtrière...
Je défaille... Au secours!

Elle essaie de se trainer vers lui.

SEVERO, *avec épouvante.*

Arrière! Arrière! Arrière!

Il s'enfuit et Portia s'évanouit, tandis que la musique de la sérénade se fait entendre de nouveau dans l'éloignement. Le rideau tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Au palais de Torelli. — Décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GIAN-BATTISTA, SEVERO

Au lever du rideau, Gian-Battista Torelli, assis dans son fauteuil, près d'une table, lit à la lueur d'une cire. Severo entre au fond, s'arrête sur le seuil et regarde longuement le vieillard.

SEVERO, *à part.*

Il est là!... Que de fois, en franchissant le seuil,
Je l'ai surpris ainsi, courbé dans son fauteuil,
Silencieux, faisant quelque lecture austère.
J'approchais, je mettais un genou près de terre;
Et toujours le vieillard, poussant un joyeux cri,
Me regardait avec un sourire attendri,
Et je sentais alors, sur mon front qui se penche,
S'appuyer longuement sa douce barbe blanche...

Aujourd'hui, ce secret infâme est entre nous!
Il va falloir pourtant me mettre à ses genoux,
M'incliner sur sa main, moi, fils de l'adultère,
Le tromper sans rougir, et l'appeler mon père,
Et lui faire baiser sur mon front exécré
L'image du bandit qui l'a déshonoré!
Il le faut... Mon destin en cet égout me plonge,
Et tel est mon devoir : trahison et mensonge!

Il s'approche de Gian-Battista et met un genou en terre.

Mon père!

GIAN-BATTISTA, *avec joie.*

Toi, mon fils!

Il embrasse le jeune homme.

Oh! te voir!... Te revoir!

Avec un léger tremblement dans la voix.

Ce n'est pas pour ce soir?

SEVERO, *se relevant.*

Ce n'est pas pour ce soir.

GIAN-BATTISTA, *avec un soupir de soulagement.*

Ah!

SEVERO.

Que lisiez-vous donc?

GIAN-BATTISTA.

Un récit de Plutarque...
Un tragique récit... Voïs, j'ai fait une marque
A la page, et bientôt je la saurai par cœur.

Il n'est rien de plus beau dans le vieux chroniqueur;
Mais c'est une farouche et sanglante aventure...
Et je pensais à toi pendant cette lecture.

SEVERO.

Quelle est donc cette page et qu'y raconte-t-on?

GIAN-BATTISTA.

La mort d'Harmodius et d'Aristogiton.

SEVERO, *à part.*

Oh! toujours, devant moi, mon serment qui se dresse!

GIAN-BATTISTA.

Mon noble enfant, il faut qu'éclate ma tendresse.
Hier, quand tu m'as dit ton généreux dessein,
Mon cœur, à se briser, a battu dans mon sein,
Et mes yeux, malgré moi, se sont gonflés de larmes.
Cependant j'ai voulu te cacher mes alarmes,
Pour ne pas t'amollir, mon fils, comprends-tu bien?
Et le père a cédé la place au citoyen...
Aujourd'hui... aujourd'hui, je ne suis plus qu'un père...
Pardon... mais je n'ai plus une âme si sévère
Et je ne me sens plus si courageux qu'avant.
Mon cœur n'est pas de bronze, ou du moins, mon enfant,
Y trouver de l'amour n'est pas plus difficile
Que de trouver de l'or dans l'airain de Sicile...
Aujourd'hui, laisse-moi t'aimer tout simplement.

Il fait asseoir Severo près de lui sur un tabouret.

SEVERO, *à part.*

Quel supplice!

GIAN-BATTISTA, *lui mettant la main sur la tête.*

Je veux toucher ce front charmant,
Ce visage d'un pur et gracieux ovale,
Ces cheveux... Ils étaient, jadis, couleur d'or pâle...
Leur ton roux maintenant va bien à ton œil fier.
Et dire qu'autrefois, — pour moi, c'était hier,
Étrange illusion dont tout vieillard est dupe, —
Il n'était qu'un bambin qui portait une jupe
Et jouait, à mes pieds, sur ces mêmes carreaux...
Et que c'est un jeune homme, et que c'est un héros!...
Que je t'embrasse encore!

SEVERO, *après s'être dégagé de l'étreinte de Gian-Battista.*

Oh! l'horrible martyre.

GIAN BATTISTA, *se levant.*

Mais c'est trop m'attendrir, vois-tu... Je me retire...
Ah! je suis vieux, je suis brisé, mon pauvre ami,
Et, l'autre nuit encor, je n'ai guère dormi...
Hélas! je ne pensais qu'à ta tâche terrible;
J'ai prié... Mais ce soir, je veux, si c'est possible,
Ayant pris dans tes yeux du calme et de l'espoir,
Me reposer un peu.

Il serre les mains de son fils, puis, à part, en sortant :

Ce n'est pas pour ce soir!

SCÈNE II

SEVERO, *puis* DONNA PIA.

SEVERO, *seul.*

Quand donc aurais-je enfin vidé la coupe amère
Du désespoir? Quand donc serai-je mort?...

Donna Pia entre, enveloppée d'une épaisse mantille.

Ma mère!

DONNA PIA, *courant à lui.*

Severo!... De retour... Enfin, je te revois!...

S'arrêtant, interdite.

Voudras-tu m'embrasser, mon fils... comme autrefois?

SEVERO, *se jetant dans ses bras.*

Ma pauvre mère!... Oh! Dieu!

DONNA PIA.

Tu m'aimes donc encore?

SEVERO.

Autant que je te plains, ma mère, je t'adore!...
Moi? Te juger?... Je dois comparer seulement
Ma récente douleur à ton ancien tourment.
Oui, je comprends trop bien, d'après ce que j'endure,
O cœur cent fois navré, tes vingt ans de torture,

Et ce front où descend le baiser de ton fils,
Je l'aime et le respecte ainsi qu'un crucifix
Où la bouche se pose à chaque plaie ouverte!
Ta longue passion, mère, tu l'as soufferte
Par moi, ton seul enfant, pour moi, ton Severo.
Donc, ô pauvre martyre, embrasse ton bourreau.
Je te dois la douceur encor consolatrice
De pleurer dans tes bras, ma mère et ma nourrice!

DONNA PIA.

O Dieu, que j'ai prié tant de nuits et de jours,
Vous avez pardonné... Mon fils m'aime toujours!...
Vrai, je te suis donc bonne encore à quelque chose.
Ce front, lourd de douleur sur mon sein se repose!
Ces yeux, dont les regards sont purs comme des fleurs,
Sous mes ardents baisers j'en puis sécher les pleurs!...
Que tes cheveux sont doux! Viens, que je les caresse!
Quand tu manquas mourir, j'en ai pris une tresse...
Voilà dix ans, tu sais... Je la garde toujours...
Ah! que je suis heureuse!... O temps, suspends ton cours!
Laisse-moi cet instant de calme en la tempête!
Laisse-moi dans mes bras bercer sa chère tête,
Comme je le faisais autrefois si souvent,
Quand il n'était encor que mon petit enfant!

SEVERO.

Mère!

DONNA PIA.

Je me disais : Dieu ne peut pas permettre
Que mon fils me méprise... Il peut tout, c'est le maître...

Il ne souffrira pas non plus que Severo
Devienne parricide et se fasse bourreau...
Je savais bien... C'était une chose insensée,
N'est-ce pas ? Tu n'as plus cette affreuse pensée...
Ton serment ? Mais à Dieu, mon fils, qu'as-tu promis ?
Du sang ! Il n'en veut pas... Oui, je sais, tes amis ?
Qu'importe !... Severo, va consulter un prêtre,
Confesse-toi, dis-lui... mais tu l'as fait peut-être...
Comme moi, j'en suis sûre, il t'aura répondu
Que, lorsque tu jurais, Dieu n'a pas entendu...
Non, tu n'as pas trouvé de moine fanatique
Qui t'ait dit...

SEVERO.

J'ai juré sur le saint Viatique !
Ma mère, je vous aime et vous ai pardonné ;
Mais, parricide ou traître, hélas ! je suis damné,
Et de ces deux forfaits, dites, quel est le pire ?

DONNA PIA.

Tu veux toujours tuer cet homme... Oh ! Dieu, j'expire !
Non, non, ta chère main ne fera pas cela !
Non, tu ne tueras pas, mon fils, ce Spinola !
Tu ne commettras pas cette atroce folie !
Ta mère le défend, ta mère t'en supplie,
Par ce corps douloureux, enfant, qui t'a produit...
Et... tiens...

Elle arrache sa mantille et laisse voir sa chevelure devenue tout grise.

Par ces cheveux blanchis en une nuit !

SEVERO, *reculant d'épouvante.*

Ah!... je n'aurai donc pas un instant de relâche.
Ma mère, laissez-moi... Je ne suis que trop lâche,
J'ai déjà reculé plus qu'il n'aurait fallu.
Laissez-moi... Je n'ai rien encore résolu.

Entre un serviteur.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN SERVITEUR

SEVERO.

Que veut Luigi?

LE SERVITEUR.

Seigneur, un jeune gentilhomme
Demande à vous parler sur-le-champ.

SEVERO.

Il se nomme?

LE SERVITEUR.

Renzo Riccardi.

SEVERO, *à part.*

Lui! Déjà!

Haut.

Dis-lui d'entrer.

Le serviteur sort.

DONNA PIA.

Ce Renzo... quel est-il?

SEVERO.

Il faut vous retirer
Et prendre le repos qui vous est nécessaire.
Ce compagnon qui vient me voir... je suis sincère...
Ce Riccardi n'est pas avec nous conjuré.

Reconduisant Donna Pia à la porte de gauche.

Allons... Embrassez-moi, mère.

Il l'embrasse.

DONNA PIA, *sortant.*

Oh! je veillerai.

SCÈNE IV

SEVERO, RENZO

SEVERO, *à Renzo qui entre.*

Eh bien?

RENZO.

Prépare-toi, frère, à faire justice.
Car, ce soir même, avant que l'heure retentisse,
Un couteau dans la main, tu seras enfermé
Avec le Barnabo tout seul et désarmé.

SEVERO.

Que dis-tu ?

RENZO.

Je savais déjà que le despote
Si vicieux qu'il soit, a l'âme très dévote,
Qu'après avoir été cruel et débauché,
Il s'en va confesser humblement son péché
Et qu'il croit réparer ses actes diaboliques
En étant très pieux pour les saintes reliques.
Mais ce que j'ignorais, c'est que le Barnabo
Descendît tous les soirs dans le fameux caveau
Du Dôme, où l'on peut voir, dans l'or, sous la vitrine,
Le voile merveilleux de sainte Catherine.

SEVERO.

Personne ne l'a vu jamais dans ce saint lieu.

RENZO.

Certe, car il craint l'homme autant qu'il croit en Dieu.
Tu sembles oublier, et je te le rappelle,
Qu'un crime fut jadis commis dans la chapelle,
Et que, depuis ce temps, nul ne peut être admis
A voir le reliquaire, avant d'avoir remis
Au moine porte-clefs son épée et sa dague.
Spinola, qui s'émeut du danger le plus vague,
A l'usage pourtant s'est toujours conformé;
Mais c'est pendant la nuit, quand le Dôme est fermé,
Qu'il vient, en grand secret, dans ces lieux taciturnes.
Or, tout à l'heure, après les prières nocturnes

Qu'on chante en ce moment, il viendra... Suis-moi bien...
Il remettra d'abord ses armes au gardien
Et demeurera seul. Tu seras là, car, grâce
A la clef que voici, dans la chapelle basse
Tu pourras pénétrer. Alors, aux environs,
Pendant que tu tueras l'homme, nous veillerons...
Il a toujours par là quelque espion qui rôde...
Lui mort, tu lui prendras au doigt son émeraude;
Car tous ses ordres sont timbrés de cet anneau...
Plus tard nous jetterons le cadavre à l'Arno.

SEVERO.

Le tuer... dans l'église... un homme sans défense!

RENZO.

Ami, Fra Paolo nous absout tous d'avance.
C'est lui qui m'a donné cette clef.

SEVERO.

Quoi?

RENZO.

C'est lui
Qui doit encor garder la chapelle aujourd'hui,
Désarmer Spinola...

SEVERO.

Le moine!

RENZO.

Par Hercule!
Est-ce un rêve?... On dirait que Torelli recule.

SEVERO, *éperdu.*

Moi!

SCÈNE V

LES MÊMES, SANDRINO

Sandrino, le petit orfèvre, entre' tenant un poignard envelopp dans un coin de son manteau.

SANDRINO.

Salut, messeigneurs.

RENZO, *à Severo, avec impatience.*

Ah! vraiment, l'on défend
Bien mal ta porte...

A Sandrino.

Il faut t'en aller, mon enfant,
T'en aller sur-le-champ; car, à l'heure où nous sommes,
Nous ne devons avoir affaire qu'à des hommes.

SEVERO.

Cependant... que veut-il?...

SANDRINO.

Excellence, pardon,

Je pars... Mais, hier matin, quand vous m'avez fait don
De votre chaîne d'or, en trop généreux maître,
Vous avez bien voulu, monseigneur, me promettre
D'accepter un cadeau de votre protégé.
Or toujours, en forgeant cet objet, j'ai songé
A la haine du Guelfe, à Pise dans les chaînes,
Au furieux tocsin des révoltes prochaines.
J'ai mis là tous mes soins, tout mon cœur, tout mon art;
Et, comme à notre chef, je vous l'offre.

Sandrino présente le poignard à Severo.

SEVERO.

Un poignard!

A part, considérant l'arme, qu'il a saisie.

Il m'apporte un poignard! O féroce ironie!
L'affreux désir me donne un frisson d'agonie;
Je le sens qui m'étreint le cœur comme un étau...
Et c'est ce doux enfant qui m'offre le couteau!

Tirant lentement l'arme du fourreau.

Montre-toi donc, ô lame immaculée! Émerge
De ta gaîne, acier pur et froid comme une vierge!
Et réfléchis, avant de te rougir de sang,
Pour la dernière fois les yeux d'un innocent!

Haut, à Sandrino, lui montrant a poignée de l'arme.

Mais, Sandrino, quelle est cette tête énergique,
Cet homme à l'œil austère, au front bas et tragique,
Dont le col est drapé du vêtement romain,
Et que, sur la poignée, a ciselé ta main?

SANDRINO.

Excellence, j'ai cru vous plaire... Car c'est l'homme
Que Pise jusqu'ici pût envier à Rome;
Mais nous voyons en vous revivre ses vertus...
C'est le grand meurtrier de César, c'est Brutus...

SEVERO, *à part.*

Oh! ce crime!... Ainsi, tout m'y pousse, m'y décide...
Et toi-même interviens, Brutus le parricide!

RENZO, *avec impatience.*

L'heure presse.

SEVERO.

As-tu donc encore des soupçons,
Renzo? Je n'attendais que ce poignard... Marchons.

Il sort en entraînant Renzo.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Une chapelle basse dans le Dôme de Pise. A gauche, un autel, richement orné, sur lequel est un splendide reliquaire; les nombreuses cires allumées sur cet autel éclairent seules la chapelle. Au fond, un large escalier de huit ou dix marches conduit à une grille de fer, dont une partie est ouverte, et au delà de laquelle on aperçoit, dans l'ombre, la nef du Dôme où brûlent quelques lampes. A droite, une petite porte perdue dans la muraille. Lourds piliers.

SCÈNE PREMIÈRE

FRA PAOLO, FIDÈLES *en prière.*

Au lever du rideau, une douzaine de fidèles, hommes, femmes et enfants, sont agenouillés devant l'autel. Fra Paolo, un trousseau de clefs à la main, est immobile en haut de l'escalier, près de la grille ouverte. L'orgue joue.

Fra Paolo descend en scène et dit à voix haute :

Le Salut est fini... L'on va fermer l'église.
Retirez-vous.

Les fidèles en prière se relèvent, s'inclinent devant la châsse et sortent par l'escalier et la grille du fond.

FRA PAOLO, *resté seul.*

C'est l'heure où le tyran de Pise
Vient ici... J'agirai comme un bon citoyen...
Que Dieu pardonne au prêtre et pardonne au chrétien!

Il sort par la grille du fond et la ferme derrière lui. Au moment où il disparaît dans l'ombre de la nef, la petite porte de droite s'ouvre et Severo entre, drapé dans un manteau. L'orgue se tait.

SCÈNE II

SEVERO, *seul.*

C'est bien ici... Je suis dans la chapelle basse...
Et pour s'agenouiller devant la sainte châsse,
Seul et sans arme, il va venir dans un moment.
Moi, je tiens un poignard et j'ai fait ce serment :
« — Je jure de frapper d'une main ferme et sûre,
« De retourner le fer plongé dans la blessure,
« D'égorger le despote en quelque lieu qu'il soit,
« Même s'il est mon hôte et s'il dort sous mon toit,
« Même au pied de l'autel et pendant sa prière;
« De frapper, s'il le faut, lâchement par derrière,
« Et, comme un prêtre antique armé du fer sacré,
« D'offrir cet holocauste à Pise. » — J'ai juré!
La question est nette et je l'ai débattue
Trop longtemps. Il faut en finir... Si je le tue,
J'accomplis un serment sur Dieu même prêté,

Je rends, nouveau Brutus, Pise à la liberté,
Ou, du moins, de cent ans de honte elle est vengée,
Je punis le bourreau de ma mère outragée,
Et j'assure à jamais le repos et l'honneur
Du noble Torelli, du père de mon cœur...
Si je l'épargne, ainsi que ma mère m'en prie,
Je suis parjure au ciel et traître à la patrie,
Je fais tuer, demain, dix hommes innocents,
Je suis l'objet de haine et d'horreur des Pisans,
Et le nom respecté du vieillard qui m'adore,
Je le couvre de fange et je le déshonore!
Il faut choisir, ô cœur intègre et vertueux!...
Et toi, Pise, cité des crimes monstrueux,
Toi qui vis d'Ugolin la famille farouche,
Dans la Tour de la Faim, leurs deux poings sur la bouche,
Résistant au désir de s'entre-dévorer,
Un autre Alighieri chez toi peut s'inspirer,
Car aujourd'hui, sans doute, ô Pise, ô noir repaire
De forfaits, tu verras un fils tuer son père!...
Mon père!... L'est-il donc? C'est-à-dire qu'il a
Jadis, ce misérable et lâche Spinola,
A force de terreur, abusé d'une femme;
Et moi, grand Dieu! je suis né de cet acte infâme,
Et, n'osant plus montrer mon visage au soleil,
Fils du tigre, je suis au tigre tout pareil!
Comme lui cependant, comme ce père atroce,
Pourquoi ne suis-je pas une bête féroce?
Pourquoi donc, si ma chair est faite de sa chair,
Mon état d'innocence encore m'est-il si cher?
Pourquoi suis-je encor plein de doutes et d'alarmes?

Oui, pourquoi donc, malgré le long passé de larmes
De ma mère et l'appel de ma chère cité,
Hésité-je, à présent, presque avec lâcheté,
A lever sur le vil tyran ma main robuste,
Quand je sens que ce meurtre est permis, qu'il est juste ?
C'est ainsi. J'imagine un moyen — ô pitié ! —
De ne faire aujourd'hui ma tâche qu'à moitié
Et, risquant mon honneur, oui, j'invente une chance
D'affranchir mon pays sans lui donner vengeance.
Ah ! c'est un médiocre et bien douteux moyen !
Mais qu'il n'hésite pas à l'accepter, ou bien
Tu finiras d'un coup nos malheurs et ses crimes,
O fidèle poignard, en faisant deux victimes !...
— Des pas ?... C'est lui !

Severo se cache derrière un pilier de la chapelle.

SCÈNE III

SEVERO, *caché*, BARNABO SPINOLA
FRA PAOLO.

Fra Paolo arrive par la nef, accompagnant Barnabo et l'éclairant avec une lanterne, puis il ouvre la grille du fond.

FRA PAOLO, *à Barnabo.*

Selon l'usage, monseigneur,
Je dois...

BARNABO.

Il est vraiment puéril, sur l'honneur,

De m'imposer, à moi, cette vieille routine.
Enfin... C'est par respect pour Sainte Catherine...
— Le Dôme est bien clos?

FRA PAOLO.

Oui.

BARNABO.

Je suis bien seul ici?

FRA PAOLO.

Oui.

BARNABO, *lui donnant son épée.*

Prenez mon épée.

FRA PAOLO.

Et la dague?

BARNABO, *lui donnant sa dague.*

Voici.
Ne vous éloignez pas; je ne resterai guère
Qu'un quart d'heure.

Fra Paolo s'incline, ferme la grille derrière lui, et s'éloigne en emportant les armes. Barnabo descend lentement les marches de l'escalier.

SCÈNE IV

SEVERO, BARNABO SPINOLA.

BARNABO.

Approchons de ce saint reliquaire
Et prions.

SEVERO, *sortant de sa cachette.*

Tout à l'heure.

BARNABO.

Un homme!... A moi!...

Reconnaissant Severo.

Lui! Lui!

Criant.

Eh! sire moine... holà!

SEVERO.

Ne prenez pas l'ennui
D'appeler, Barnabo. La retraite est coupée,
Et ce moine qui vient d'emporter votre épée
Est mon complice... Il a soigneusement fermé
Cette grille sur nous... Vous êtes désarmé,
Et moi,

Montrant son poignard.

j'ai dans la main cette fine vipère...
Du calme... Maintenant, expliquons-nous... mon père!

BARNABO, *stupéfait.*

Tu sais...

SEVERO.

Tout. Le secret abject, je le connais,
Et vous devez comprendre à quel point je vous hais.
Oh! je vous détestais déjà bien, car vous êtes
Le tyran dont le pied de fer est sur nos têtes;
Florence qui produit, depuis ces temps derniers,
Tant de noirs podestats, d'affreux gonfaloniers,
Sur Pise a su placer son plus cruel Tibère...

Mais, depuis que je sais que vous êtes mon père,
Et comment, et pourquoi vous l'êtes, oui, depuis
Que je sais votre crime et quel bâtard je suis,
La haine qui se creuse en mon âme qui souffre
Est telle que je n'ose en mesurer le gouffre,
Et mon regard fixé sur le vôtre est pareil
A celui de Satan regardant le soleil!

BARNABO.

Jeune homme...

SEVERO.

Appelle-moi ton fils, infâme! et tremble!
Un fils de toi doit être un monstre, que t'en semble?
C'est logique; et puisque ce fils t'exècre, eh bien,
Il va probablement te tuer comme un chien...

BARNABO.

Me tuer!

SEVERO.

Tu pâlis, et mon regard te glace...
Je me croirais perdu, tenez, à votre place.

BARNABO.

Me tuer!

SEVERO.

J'en ai fait le solennel serment,
Hier même, devant le Très-Saint Sacrement.
Voulant débarrasser de toi notre patrie,
Nous nous étions armés quatre pour la tuerie;

Et l'honneur du premier coup m'était décerné...
Hélas! je ne savais pas de qui j'étais né!

BARNABO.

Qui te l'a dit?

SEVERO.

Qui m'a révélé votre crime
Et ma honte? Qui donc? Si ce n'est la victime...
Ah! qui pouvait me faire un tel aveu, sinon
Ma mère?... Scélérat! j'ai prononcé son nom,
Je songe à ses vingt ans de remords et d'alarmes...
Prends garde... Ah! tout ton sang contre une de ses larmes!

BARNABO.

Prends-le donc.

SEVERO.

Malheureux!... Ah! ne me tente pas!...
Écoute, tu ne peux échapper au trépas...
Ce devrait être fait... Attendant que je sorte,
Tout sanglant, mes amis veillent à cette porte.
Plus de secours possible... Eh bien, écoute-moi...
Je te hais, mais un fils de toi, — même de toi! —
Peut hésiter devant un crime, et la clémence
De la nature humaine est cependant immense;
Car quels que soient déjà les sentiments pervers
Qu'en me sachant ton fils, je me suis découverts,
Il reste assez en moi de ma mère martyre
Pour remettre au fourreau ce poignard que j'en tire,

Pour ne pas écouter le conseil de Satan,
Pour t'offrir le salut, pour te dire : Va-t'en !
Pour résister enfin à mon horrible envie...
Et, bien qu'en épargnant ta misérable vie,
Je manque à mon serment, au devoir, au pays,
Je puis le faire encor... mais si tu m'obéis.

BARNABO.

Obéir !... Recevoir vos ordres !

SEVERO.

Ah ! refuse !...
Refuse, et mes amis, que déjà je m'accuse
De tromper, pourront voir un spectacle hideux !
Refuse, et ce couteau nous tuera tous les deux !

BARNABO.

Enfin... qu'exigez-vous ?

SEVERO.

Donnez-moi l'émeraude
Que vous avez au doigt. Je commettrai la fraude
De porter cette bague à mes jeunes amis,
En mentant, en disant que le meurtre est commis.
Quand ils auront la bague, ils se serviront d'elle
Er se feront d'abord livrer la citadelle,
Sur l'ordre qu'on croira timbré de votre main.
Le vieux drapeau de Pise y flottera demain.
Car, pour venir en aide à l'émeute hardie,
Le roi Charles déjà chevauche en Lombardie...

Vous m'attendrez ici, caché; dans un moment,
Je reviens, je vous donne un bon déguisement,
Celui d'un serviteur de ma maison, ma bourse
Pleine d'or, un cheval excellent pour la course;
Je vous mets hors la ville, et vous vous en irez
Droit devant vous, bien loin... enfin, où vous voudrez!
Pour le corps... Oui, je puis inventer quelque histoire...
Je séduirai le moine et je leur ferai croire
Que nous avons jeté le cadavre à l'Arno...
Et je vous sauve ainsi. — Donnez-moi votre anneau.

BARNABO, *railleur.*

C'est très ingénieux... Vraiment, je vous admire!
Mais ce que vous m'offrez, je pense, c'est pour rire;
Pendant que vous parliez, d'honneur, je suffoquais.
Ainsi, je vais m'enfuir sous l'habit d'un laquais,
Je reçois votre aumône et la mets dans ma poche.....
Allons, vous êtes fou, jeune homme, sans reproche,
D'avoir un instant pu croire qu'on vous cédât.
Je suis un gentilhomme et je suis un soldat,
Mon cher, et j'ai le front trop haut pour que je passe,
A n'importe quel prix, sous cette porte basse...
Sur votre bon cheval, je devrais, n'est-ce pas,
Au quadruple galop, m'en retourner là-bas?
J'irais, au débotté, faire la révérence,
Comme c'est mon devoir, aux seigneurs de Florence,
Et quand, m'interrogeant sur Pise avec bonté,
Ils diraient : — Que devient notre bonne Cité? —
Je répondrais à la Seigneurie étonnée :
— J'ai là-bas un bâtard à qui je l'ai donnée... —

Fuir en lâche, livrer la ville et le château !
Moi, Spinola !... Jamais !... Prépare ton couteau.

SEVERO.

Un bâtard !... Songe donc à quel fil tient ta vie
Et ne répète pas ce mot qui me défie.
Va, je fais un terrible effort pour l'oublier !
Je ne descendrai pas jusqu'à te supplier !
Mais, voyons, réfléchis... Ma patience est lasse...
Donne-moi ton anneau, vite... je te fais grâce...
Mes amis vont venir ; tu seras massacré...
Donne donc... N'es-tu pas ancien condottiere ?
Tu t'en iras servir le Sforze ou le Gonzague...
Donne ton émeraude, allons, donne ta bague...
Malheureux, tu vois bien quelle instance je mets
A t'offrir le salut. Accepte donc !

BARNABO.

Jamais.

SEVERO.

Alors, tu vas mourir !... Si tu le peux, rappelle
L'instinct de piété qui, dans cette chapelle,
Barnabo, cette nuit, a dirigé tes pas.

BARNABO.

A genoux devant toi !... Non, je ne prierai pas.

SEVERO.

Tu dois douter du ciel, car il semble t'absoudre
En ne te frappant point...

Brandissant son poignard.

Eh bien, voici la foudre!

BARNABO, *montant les marches de l'autel et se plaçant devant le reliquaire.*

Injure pour injure et défis pour défis!
Sur cet autel, où Dieu sacrifia son fils,
Si tu l'oses, toi, fils, viens égorger ton père!

Il arrache le devant de son pourpoint et met sa poitrine à nu

Frappe au cœur!... Et mon spectre, enfant de l'adultère,
Te poursuivra partout dans son sanglant linceul.

SEVERO, *s'élançant, le poignard levé, vers Barnabo.*

Et bien, soyons damnés tous les deux!

Tout à coup, une forme noire surgit auprès de la châsse. C'est Donna Pia, un couteau à la main; elle frappe Barnabo en pleine poitrine.

DONNA PIA.

Non, lui seul!

SCÈNE V

SEVERO, BARNABO, DONNA PIA.

BARNABO, *tombant sur les marches de l'autel.*

Ah!

SEVERO, *laissant tomber son poignard.*

Ma mère!

BARNABO, *se trainant vers Donna Pia.*

Pia... Pia... Tu t'es vengée...

Il met sa main sur sa poitrine et la retire toute sanglante.

Que de sang!... Je meurs!... Ah!...

Il rend le dernier soupir.

DONNA PIA.

Oui, je me tiens cachée
Depuis une heure, ici... Tout m'était révélé;
Car, tantôt, j'écoutais quand Renzo t'a parlé...
Moi seule avais le droit de frapper la victime,
Et j'ai pu t'épargner l'épouvantable crime.

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENZO RICCARDI.

RENZO, *apparaissant à la petite porte de droite.*

Est-ce fait?

DONNA PIA, *montrant Barnabo mort.*

Oui, par moi... Pise est libre aujourd'hui,
Mon fils allait frapper, je l'ai fait avant lui.
Le despote a péri de la main d'une femme.
Car je ne voulais pas que l'enfant de mon âme,
Qui sortit de mon être et qu'allaita mon sein,
Se souillât de ce meurtre et fût un assassin.
Mais, après avoir fait l'action violente,
Je le délivrerai d'une mère sanglante...

A part.

Cesse de palpiter, enfin, ô cœur martyr!

Elle se donne un coup de poignard.

SEVERO, *recevant sa mère expirante dans ses bras.*

Ah! ciel!

DONNA PIA, *d'une voix faible.*

Il le fallait et je devais partir,
Mon enfant... Ton épreuve eût été trop amère
D'entendre devant toi toujours mentir ta mère...
Reste auprès du vieillard, tu dois le consoler.

SEVERO.

Mon Dieu! mon Dieu!

DONNA PIA, *à l'agonie.*

Mon âme est près de s'exhaler...
Un ordre... avant qu'aux pieds du Juge elle s'élance...

SEVERO.

Et que m'ordonnez-vous, ma mère?

DONNA PIA.

Le silence.

Elle meurt.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Achevé d'imprimer

Le vingt-trois novembre mil huit cent quatre-vingt-trois

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

60612973

(24)

FRANÇOIS COPPÉE

Severo Torelli

DRAME

Quatrième édition

PRIX : 2 FR. 50

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIII

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

Édition in-18 jésus, papier vélin.

POÉSIE

PREMIÈRES POÉSIES *(Le Reliquaire, Intimités)*. 1 vol. *(ép.)*.	3 »
POÈMES MODERNES. 1 vol.	3 »
LA BÉNÉDICTION, poème. 1 vol.	» 50
LA GRÈVE DES FORGERONS, poème. 1 vol.	» 75
LETTRE D'UN MOBILE BRETON. 1 vol.	» 50
PLUS DE SANG ! (Avril 1871). 1 vol.	» 50
LES HUMBLES. 1 vol.	3 »
LE CAHIER ROUGE. 1 vol.	3 »
OLIVIER, poème, 1 vol.	2 »
LE NAUFRAGÉ, poème. 1 vol.	» 50
LES RÉCITS ET LES ÉLÉGIES (*Récits épiques. — L'Exilée. — Les Mois. — Jeunes Filles*). 1 vol.	3 »
LA VEILLÉE, poème. 1 vol.	» 50
LA MARCHANDE DE JOURNAUX, conte parisien. 1 vol.	» 75
LA BATAILLE D'HERNANI, poésie. 1 vol.	» 50
LA MAISON DE MOLIÈRE. 1 vol.	» 50
L'EPAVE, poème. 1 vol.	» 50
CONTES EN VERS ET POÉSIES DIVERSES. 1 vol.	3 »
L'ENFANT DE LA BALLE. 1 vol.	» 75
POUR LE DRAPEAU. 1 vol.	» 50
AUX BOURGEOIS D'AMSTERDAM. 1 vol.	» 50

THÉATRE

LE PASSANT, comédie en un acte, en vers. 1 vol.	1 »
DEUX DOULEURS, drame en un acte, en vers. 1 vol.	1 50
FAIS CE QUE DOIS, épisode dramatique en un acte, en vers. 1 vol.	1 »
L'ABANDONNÉE, drame en deux actes, en vers. 1 vol.	2 »
LES BIJOUX DE LA DÉLIVRANCE, scène en vers. 1 vol.	» 75
LE RENDEZ-VOUS, comédie en un acte, en vers. 1 vol.	1 »
PROLOGUE D'OUVERTURE pour les matinées littéraires de la Gaîté. 1 vol.	» 50
LE LUTHIER DE CRÉMONE, comédie en un acte, en vers. 1 vol.	1 50
LA GUERRE DE CENT ANS, drame en cinq actes, avec prologue et épilogue, en vers, en collaboration avec A. d'Artois. 1 vol.	3 »
LE TRÉSOR, comédie en un acte, en vers. 1 vol.	1 50
LA KORRIGANE, ballet fantastique en deux actes, en collaboration avec L. Mérante. 1 vol.	1 »
MADAME DE MAINTENON, drame en cinq actes et un prologue, en vers. 1 vol.	3 »

ROMAN

UNE IDYLLE PENDANT LE SIÈGE. 1 vol.	3 »
CONTES EN PROSE. 1 vol.	3 50
VINGT CONTES NOUVEAUX. 1 vol.	3 50

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.